LETTRES ILLUSTRÉES

DU

LIEUTENANT MASUI

Il a été tiré de cet ouvrage six cents exemplaires sur vélin.

Chaque exemplaire est revêtu de la signature de l'auteur.



Lieutenant MASUI

D'ANVERS

A

BANZYVILLE

1894



Ch. BULENS, Imprimeur-Editeur
BRUXELLES

D'ANVERS

A

BANZYVILLE



*Le 11 février 1892 l'*Akassa *quitte Anvers pour se rendre au Congo.*

PREMIÈRE LETTRE.

A bord de l'Akassa.
Février 1892.

. . . .

La mer est d'un calme plat; un épais brouillard nous force à marcher lentement; la sirène se fait entendre continuellement, imposante et triste conversation entre les navires.

Mais nous avons autre chose à faire qu'à rêver; ne faut-il pas connaître notre domaine et ses habitants?

Comme domaine : un petit bateau pas mal, assez confortable.

Comme habitants :

Un capitaine, ses officiers, ses matelots; tous archi-anglais, nés avec un mât de beaupré dans le ventre!

Une vingtaine de passagers, dont Fiévez et Ladam, deux officiers belges; Arend et Poncelet, sortis nouvellement de l'Université de Bruxelles; une variété de Danois muet et l'abbé M..., un excellent

homme à qui nous racontons des carabistouilles et faisons faire des excès de tout genre.

Puis, des passagers de 2e classe vivant à l'arrière.

Moi.

J'oubliais un bouc, spécimen de notre viande de boucherie en Afrique centrale!

Sauf le personnel du steamer, nous sommes tous « Africains » en herbe, pleins d'espérance et de gaîté. Il n'en faut pas plus pour devenir de bons camarades et rendre charmante cette traversée de vingt-cinq jours.

A Portland nous arrèterons cette nuit pour embarquer un médecin, ce qui me permettra d'envoyer cette lettre. Demain nous sortirons de la « Manche ».

DEUXIÈME LETTRE.

A bord de l'AKASSA.
Février 1892.

. . . .

Dès notre entrée dans l'Atlantique, les larges et belles vagues de l'Océan ont pour effet de me donner le mal de mer.

Bientôt les lames deviennent dures; elles nous font rouler d'une façon désordonnée, couvrant parfois le pont, sur lequel nous ne pouvons tenir.

Notre brave abbé doit renoncer à dire sa messe, car lui aussi lutte contre « Neptune » et les dieux antiques l'emportent sur le Christianisme!...

Impossible de rester dans sa couchette, on est jeté lourdement de paroi en paroi.

Tout ce qui peut bouger dans le navire danse une sarabande effrénée... bing! bam! boum! dzing! paf!!... quel vacarme!

Le sale « bouc congolais » se réfugie dans ma cabine; je ne

le vois pas, mais le sens. Quel bien cela fait à mon cœur déjà malade!

Cela dura cinq jours!

« Las Palmas » était désirée par tous comme la terre promise.

Enfin, vendredi soir, la tempête semble se calmer; je vais m'étendre et sommeille en dépit des légions de rats qui se promènent de mes jambes à ma tête; j'en pince un avec les pieds, mais me hâte de le lâcher, il me mordille les orteils.

Terre!!...

Fiévez m'appelle, il est une heure du matin.

Je grimpe sur la passerelle, étonné et étourdi, le cœur battant bien fort.

Jamais je n'oublierai le spectacle qui m'attendait.

La lune brille au zénith, des millions d'étoiles scintillent; une baie calme comme un lac, quelques navires en rade; au fond, la majestueuse silhouette des montagnes de la grande Canarie; devant nous une ville et un port endormis, des maisons se laissant plutôt deviner que voir, des lumières de ci, de là.

Nous avançons doucement, bien doucement, guidés par un canot pilote; les commandements brefs du capitaine troublent seuls le calme infini.

Stop!...

L'ancre éclabousse la mer, un roulement de tonnerre se fait entendre, et... plus rien!

Nous sommes maintenant aussi tranquilles que les quelques bateaux du port.

Tous mes maux oubliés comme par enchantement; le cœur rempli de joie, je voudrais descendre de suite à terre; c'est impossible, il faut attendre le jour.

Sagement, je vais essayer de prendre un peu de vrai repos.

A cinq heures nous sommes tous debout, un brin de toilette et nous voilà sur le pont.

Tout dort encore, le soleil se lève.

Que c'est beau cette île sortant de l'ombre!



Peu à peu l'on distingue les maisons, les palmiers, les routes, les jardins; comme dans une féerie, cette ville ensoleillée nous apparait, chassant de notre mémoire l'impression de nos froides cités du Nord; sans transition l'été succède à l'hiver, le ciel est bleu, la mer est bleue, l'air est doux, une sensation de bien-être nous envahit!

Bientôt un murmure confus s'élève, des barques se détachent du rivage; en un instant le bateau est entouré, envahi; c'est une cascade d'oranges, de bananes, de cigares, de cages d'osier adroitement construites; des marchands aux costumes aussi débraillés que pittoresques essaient de nous voler le plus possible. Ils demandent six ou sept francs le cent d'oranges qu'ils cèdent ensuite à tout prix; ils veulent cinq francs d'un régime de bananes qui vaut quelques pesetas; les canaris atteignent le prix fabuleux de quarante francs, mais en marchandant on les obtient pour deux.

La visite sanitaire terminée, nous pouvons descendre à terre jusqu'à une heure. Comme des écoliers en vacances nous ne nous le faisons pas dire deux fois, marchandons le prix d'une barque et quelques instants après nous débarquons.

Nous trouvons une dizaine de voitures prêtes à nous conduire, pour le plus d'argent possible, jusqu'à la ville (deux kilomètres environ); ce sont d'affreux chars-à-bancs attelés de un, deux ou trois chevaux, petits et maigres, mais marchant vite.

Les automédons nous harcèlent d'une façon insupportable; nous préférons aller à pied, dans le besoin de nous dégourdir; ils nous suivent durant un quart d'heure, baissant leur prix jusqu'à cinquante centimes, tandis qu'ils demandaient trois francs au départ.

Nous voilà donc sur la route, qui mène du port à la ville et passe par un isthme reliant les deux parties de l'île.

Cette route, déjà toute brillante de soleil, est bordée de jardins et de maisons à l'aspect oriental, sans étage et sans toit; parfois l'on rencontre une fontaine faisant songer à celles dont nous parle l'Histoire Sainte.

Des boutiques sales, aux marchandises disparates et noires de mouches, servent de lieu de réunion aux fainéants qui y boivent madère ou malaga.

Aux portes des habitations, des femmes activent un feu de charbon de bois au moyen d'un éventail; sur ce foyer primitif frit une pâte de maïs dans un peu d'huile.

Partout grouillent des enfants nus, vautrés au soleil.

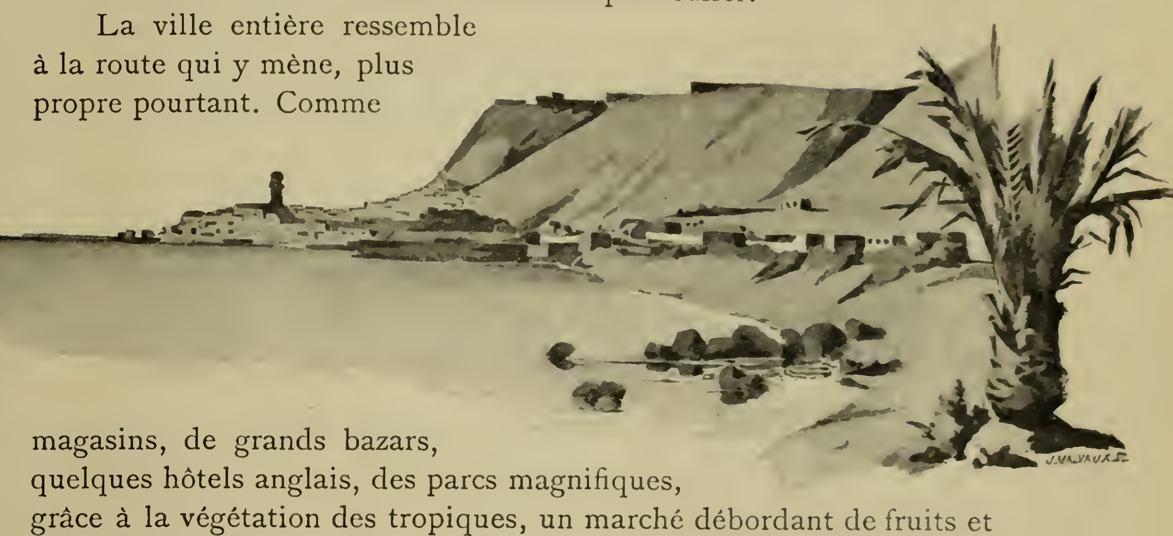
Le type des habitants est le méridional très prononcé, le teint bien doré, les cheveux et les yeux noirs magnifiques.

Le costume des femmes est simple et souvent blanc, un mouchoir de couleur criarde posé sur la tête; à l'extérieur, elles s'enveloppent

d'un grand châle, blanc aussi, ne laissant voir que leur beau visage.

Le costume des hommes n'a rien de particulier.

La ville entière ressemble à la route qui y mène, plus propre pourtant. Comme



magasins, de grands bazars, quelques hôtels anglais, des parcs magnifiques, grâce à la végétation des tropiques, un marché débordant de fruits et de fleurs étranges, nouvelles pour nous, une belle cathédrale et la rivière desséchée, classique dans ces cités du Midi.

. . . .

Mais le temps passe, les heures comptées s'envolent.

Au loin la sirène nous appelle!

Bourrés d'impressions, grisés, nous regagnons l'*Akassa,* fatigués et contents.

Pauvre bateau!

Il est enseveli sous une couche de charbon, nous en chargeons 120 tonnes. De plus, hissés à la grue, surgissent des bœufs, des moutons, des caisses de poules, beuglant, bêlant et piaillant!

Est-ce un steamer, un charbonnage ou une ferme?

Le tout plutôt, un monde qui lève l'ancre pour le Sud!

Bientôt « Las Palmas » disparaît dans la brume et le soleil s'enfonce derrière ses hautes cimes!

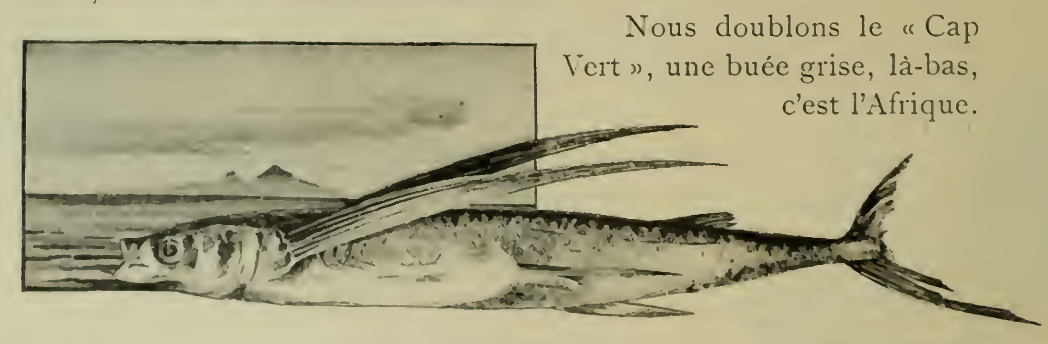
La mer est calme, je n'ai plus cet affreux point au creux de l'estomac, un appétit féroce me réconcilie avec la cuisine anglaise, fortement dépréciée durant les premiers jours de traversée; il est vrai que les vivres frais, embarqués à l'escale, en ont tout le mérite.

Les jours succèdent aux jours, l'hélice déchire sans trêve les flots transparents.

Le moindre événement est une distraction à bord : les gerbes blanches que lancent les cachalots, les joyeux sauts des marsouins voyageant par bandes, les requins passant majestueusement, les « argonautes » émaillant la mer de leurs jolies couleurs; d'abord rares, finissant par être si nombreux qu'ils forment des plaques gélatineuses peu appétissantes.

Au loin, s'élèvent des légions de canards sauvages; les poissons volants fuient devant nous et quelques fidèles mouettes suivent notre sillon, avides des débris de la cuisine.

Nous doublons le « Cap Vert », une buée grise, là-bas, c'est l'Afrique.



Quand vient le soir, que d'heures passées à rêver en regardant les étoiles : la « Polaire », se noyant dans la brume; la « Croix du Sud », s'élevant chaque jour, images du passé et de l'avenir!

Que de longues causeries, que d'espérances!

Un navire!...

La lumière du mât, puis les feux verts et rouges de babord et de tribord. Nous échangeons des signaux; c'est l'*Edouard Bohlen* rentrant

du Congo; grosse émotion, il nous faudra trois ans pour prendre le même chemin, combien nous avons encore à remplir notre vie avant cette heure de retour!

Ding, ding....., il est neuf heures; ding, ding, fait la cloche d'avant. « All lights are burning brightly, Sir! » dit le matelot de vigie; « All right! » répond l'officier de quart.....

Et nous marchons toujours!

TROISIÈME LETTRE.

A bord de l'Akassa.
Février 1892.

. . . .

Un matin, le capitaine nous montre l'horizon.

Nous avons beau écarquiller les yeux..., rien !

Ces diables de marins savent voir à des distances énormes. Nous sommes encore à vingt milles de la côte.



Bientôt la terre se dégage de la brume; de hautes montagnes se développant en chaîne vers le Sud; puis au Nord, la côte basse et boisée.

Cette chaîne est la « Sierra Léone ».

Les couleurs, les détails apparaissent : une pointe couverte d'une luxuriante végétation, quelques habitations dont les toits brillent au soleil.

Laissant cette pointe à notre droite, nous dépassons une première baie pour entrer ensuite dans le port de « Free-Town », ville libre, comme son nom l'indique, gardée militairement par les Anglais.

L'aspect de la ville, vue de la rade, n'est pas très riant, un peu... « quartier en construction », la terre est rougeâtre, les maisons de même, tout semble recouvert d'une poussière de briques; les



immenses factoreries à plusieurs étages ou les grands bâtiments disgracieux écrasent les maisons d'habitation plus coquettes.

Mais quel cadre! Que de verdure, que de montagnes! La mauvaise impression est vite effacée.

Cette arrivée en plein midi, par un soleil de feu; cette nature nous montrant brusquement et tout entière ses plus intimes détails; cette population nègre, grouillante et animée.

Quel mouvement, quelle vie!

L'originalité du tableau est saisissante.

Nous sommes à l'ancre dans la baie. Une légion de canots nous accoste, amenant, non pas des marchands, comme à Las Palmas, mais des indigènes venant, sous prétexte de nous offrir le passage dans des barques qu'eux encombrent déjà, se pavaner sur le navire.

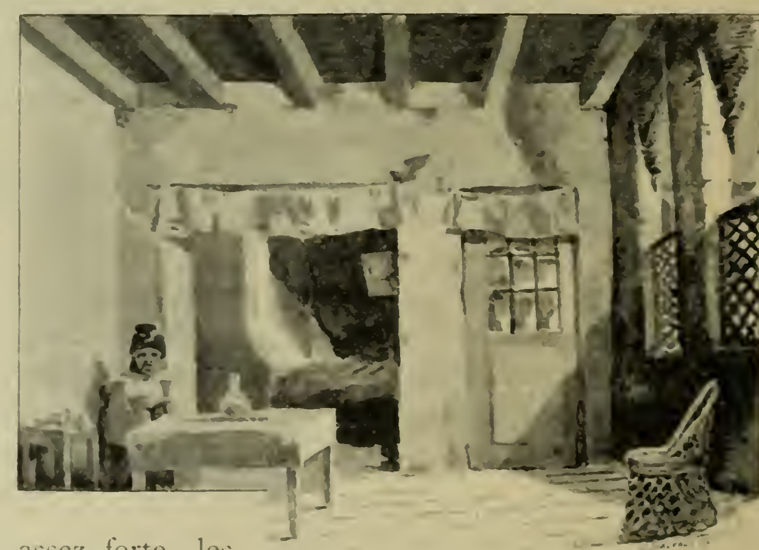
Ils font un vacarme étourdissant : *ma massa, bon bato, massa...*, envahissent nos cabines, nous racontent un tas d'histoires impossibles, sautent et courent sans raison.



Leurs costumes sont des plus fantaisistes : ici un horrible coco drapé majestueusement dans une étoffe multicolore usée et effilochée; là un gommeux, aux vêtements trop courts, son chapeau de paille posé sur l'oreille et tenant à la main un formidable gourdin.

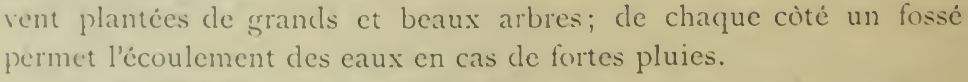
Puis les femmes; horreur, abomination! Une grosse vieille, couverte de bijoux, d'oripeaux de toute sorte; une jeune grêlée, non moins laide, parée comme un perroquet.

Des vieux en haillons, toujours fiers, suivent sur leurs maigres jambes.



Vêtus de blanc, étrennant prudemment nos casques, nous descendons à terre et ne tardons pas à transpirer, ce qui sera désormais notre état normal.

Free-Town est construit sur une pente assez forte, les rues sont de larges artères souvent plantées de grands et beaux arbres; de chaque côté un fossé permet l'écoulement des eaux en cas de fortes pluies.



Les habitations, de vrais chalets avec leurs galeries tout autour, sont en bois, briques ou torchis. Les grandes bâtisses sont en pierres, une sorte de grès rouge.

A l'intérieur, les maisons des naturels rappellent nos chambres flamandes : plafonds à solives, alcôves, coins et recoins, des cretonnes

partout. Les fenêtres sont à claire-voie, un rideau noué permet de les fermer.

Le mobilier, très simple, est en osier tressé.

Outre les factoreries, des magasins de détail débitent les choses les plus diverses : étoffes, quincailleries, épices, etc... On y mange, on y boit, on y fume; quantité d'indigènes s'y renouvellent continuellement.

Il y a un marché couvert amusant à visiter. Ananas, mangues, cœurs de bœuf, larmes de crocodile, oranges, citrons, bananes, noix de palme, de coco et d'arachides, etc..., s'y disputent la place; à part les ananas, je n'apprécie pas beaucoup les produits africains; il parait que je changerai d'avis plus tard.

On y trouve encore des objets de fibres tressées, hamac, bonnets, nattes; des piquants de porc-épic, des poteries, des verroteries et même des singes!

La ville tout entière est absolument nègre : les emplois, les charges sont remplis par des nègres; la police, les soldats sont nègres; les magasins, les cafés sont tenus par des nègres et tous ces nègres parlent anglais, sont aimables et serviables, un tantinet voleurs. Il y en a de beaux, de laids, de majestueux et beaucoup de grotesques.



Les nègres bourgeois, singeant l'Européen, sont parfaitement ridicules; je ne puis mieux les comparer qu'aux « ménestrels » qui paraissent sur nos scènes. Les autres sont souvent vêtus avec beaucoup de grâce. Ils adorent les couleurs vives, les étoffes à ramages; en usent et en abusent.

Pauvres, ils endossent la moindre défroque, se drapant avec une grande habileté; les enfants, s'ils ne trouvent une loque quelconque, courent tout nus.

Quant aux femmes, elles portent un turban de soie gentiment noué, de longues robes et une ceinture; je suis convaincu qu'on finirait par les trouver jolies!



Ces costumes clairs, voyants et gais; cette profusion de couleurs criardes, donnent un ensemble charmant sous l'éclatant ciel des tropiques.

Toute l'après-dînée, nous la passons à flâner par la ville. Il y a des sites admirables; des coins ombrés sous les grands baobabs où règne une animation extraordinaire.

Parfois, en pleine rue, des noirs, entourant de grandes marmites pleines de riz sale, font leur repas. Ils plongent avidement leurs mains dans la bouillie et se barbouillent complètement.

Nous rencontrons un gros bonnet de l'endroit, stupidement étendu dans un hamac à quatre porteurs, filant au pas de charge. Un Arabe richement vêtu nous offre en vente des armes ou des babouches originales.

Des chèvres, des poules, des cigognes, des bœufs, errent de tous côtés, tandis que, perchés sur le faîte des toits, les vautours se chargent de nettoyer la voirie.

A la poste, où nous allons déposer notre courrier, les employés nous reçoivent en manifestant la plus vive satisfaction, nous entourent, nous offrent des sièges, demandent nos noms et adresses, afin de nous écrire et profitent de l'occasion pour nous saigner à blanc — c'est sans doute de là qu'est venue l'expression. Si l'on constate l'erreur volontaire que ces messieurs font dans leur compte, ils remboursent sans sourciller et rigolent, les honnêtes moricauds!!!

Mais la nuit vient, nous remontons à bord.

A cette heure seulement, quelques blancs sortent de leur logis où ils s'enferment tout le jour; ce sont les gros fonctionnaires, les officiers, les factoriens et même des dames auxquelles nous trouvons déjà le visage fort pâle!

Tous nous apportons une provision de fruits. Un scorpion se promène sur ma main; je le jette vivement à l'eau, heureusement sans être piqué.

A minuit nous sommes en route.



L'hélice mord toujours les flots transparents, la mer est toujours calme.

Après avoir doublé le « Cap des Trois pointes », nous longeons la côte d'assez près pendant deux jours, voyant successivement les villes de Dixcove, Elmina, Coast-Castle, Koromanten, Tantamquerry, Akkra, Christiansborg. Cette côte est d'abord légèrement montagneuse, puis toute plate : une plage de sable jaune et une dentelle de cocotiers. A l'aide de bonnes jumelles l'on distingue les huttes des villages, même des nègres.

En face de « Quitta » nous stoppons. Sept ou huit pirogues se détachent du rivage, franchissent la barre et viennent apporter en quantité des moutons; des volailles, canards, dindons; des œufs, des oignons, du poisson sec et des fruits. Une fois le Steward ravitaillé, l'ancre est levée.

En route pour le Congo!

Deux jours plus tard, « San-Thomé » est en vue, des montagnes boisées se perdant dans les nuages, des rochers de formes remarquables, plantés tout droits. Nous voudrions bien visiter cette île que l'on dit merveilleuse, mais nous passons au large.

Boum!... un coup de canon; nous sommes sous l'Équateur! Une musique infernale, un cortège burlesque; Neptune sort de l'onde avec toute sa suite et va présenter ses respects au capitaine. Tous les matelots se sont travestis, mettant les objets les plus divers à contribution.



Le baptême commence.

D'abord l'appel des marins novices, puis des voyageurs. Les premiers y passent, les seconds peuvent se racheter; quelques timorés seuls le font, les autres veulent goûter de la cérémonie, quittes à payer néanmoins.

Comme mise en scène : une grande toile formant cuve bien remplie d'eau de mer.

Comme accessoires : une chaise; un seau de graisse, goudron et poix, c'est le savon; un immense objet, c'est le rasoir; une brosse à goudronner, c'est le blaireau!

Le barbier et ses aides vous saisissent, vous barbouillent nez, yeux, oreilles, cheveux; profitent de vos protestations pour vous fourrer la brosse dans la bouche, puis... vous basculent dans la cuvette gigantesque en lançant de vigoureux jets d'eau.

Vous êtes *sacré!*

La cérémonie terminée, le cortège se reforme, triple *hurrah* pour les officiers du bord et les passagers; Neptune et sa bande vont prendre du wiskey; les nouveaux élus vident une coupe de champagne et l'originale fête est terminée.



QUATRIÈME LETTRE.

Matadi.
Mars 1892.

. . . .

Le thermomètre marque trente-cinq degrés à l'ombre, au soleil des températures fantastiques que je ne puis constater, de cinquante à soixante degrés, paraît-il!

Depuis notre arrivée au « Continent noir », il m'a fallu abandonner la plume, tant j'ai été occupé. Installé ici pour quelques jours, je reprends mes pages et vais parler des événements et impressions marquant le début de ma carrière africaine.

Nous avons passé notre dernière nuit sur l'Atlantique, à l'ancre, en face de l'embouchure du Congo.

Dès le jour nous nous mettons en marche.

Les flots, troublés depuis la veille, prennent une teinte brune de plus en plus accentuée, des herbes et autres débris flottent mélancoliquement.

Terre!...

A l'horizon se dessinent les rives du grand fleuve; à droite la rive portugaise, à gauche celle de l'Etat, toutes deux légèrement ondulées et boisées.



La mer est calme, quelques aigles pêcheurs planent, cherchant une proie.

Des groupes d'habitations apparaissent : Saint-Antoine, la mission de Nemlao ; puis, toutes basses, de petites maisons de papier blanc encadrées de vert tendre.

C'est « Banana !... »

Le steamer semble continuer sa route et laisser cette station à sa gauche.

Déjà tout désappointés nous la regardons s'éloigner, quand un coude autour de quatre bouées nous y ramène.

Cette ville, si on peut lui donner ce titre, est construite sur une longue et étroite presqu'île située à l'estuaire, d'où un côté mer et un côté fleuve ; le premier n'est pas accessible, le second forme un port excellent.

C'est pour entrer dans ce port, où nous resterons une heure, qu'il a fallu faire ce grand détour.

Plusieurs bateaux sont à quai, de petits voiliers appelés « cargo-boats », employés au cabotage.

Sitôt à l'ancre des barques bien équipées, portant le « drapeau étoilé », amènent quelques blancs : le médecin, les employés de la poste, le pilote ; en plus le vétérinaire militaire belge Meuleman rentrant en Europe, son terme de service expiré.

Des indigènes Moussorongo, maniant adroitement leurs pirogues, viennent offrir en vente de jolis bonnets de paille, des calebasses aux formes variées, chargées de dessins géométriques, des perroquets et un caméléon.

Meuleman, fort aimable, s'offre comme guide et sous sa conduite nous foulons le sol du Congo pour la première fois !

Ce n'était pas sans quelque battement de cœur que je me préparais à faire la connaissance du « Pays mystérieux ! » J'étais tout yeux, espérant découvrir une foule de choses nouvelles et merveilleuses.

Hélas! Le terrain n'était qu'un sable vulgaire; les herbes, de grandes graminées sèches; les insectes, des fourmis et les animaux étranges, des poulets et de vilains canards!

Les bengalis qui voletaient dans les cocotiers et les dattiers sauvages m'ont consolé de ma déception.

Banana, jadis très important, est beaucoup délaissé depuis que Boma, puis Matadi, sont reconnus accessibles aux transatlantiques. De jolies maisons de bois sur pilotis, réunies par des allées de majestueux cocotiers, trahissent sa splendeur passée.



Depuis de longues années, bien avant l'arrivée de l'Association Internationale Africaine, plusieurs comptoirs y étaient établis; entre autres la « Maison Hollandaise », N. A. H. V., occupant toute l'extrémité de la pointe.

L'emplacement est restreint, aussi l'Etat ne dispose-t-il que d'une partie peu favorable, parsemée de lagunes découvertes à marée basse.

Franchissant une petite digue, l'on trouve une plage inclinée sur

laquelle se brisent en cadence les vagues de l'Océan ; plage vierge de coquillages où des crabes translucides, d'une agilité surprenante, fuient dans leurs trous. Elle s'étend au loin, bien propre et unie, toute bordée de verdure.

Banana est la station sanitaire du Congo, les malades y retrouvent souvent la santé sous l'influence bienfaisante de la brise saline.

Meuleman, après nous avoir montré et expliqué ce que je viens de relater, nous fait goûter *l'export bier*, un peu chaude ; une poignée d'adieux et nous remontons à bord pour repartir de suite.

Jusqu'au soir va se dérouler le panorama du fleuve.

Celui-ci, malgré ses huit kilomètres, paraît moins immense que je me le figurais ; l'on voit parfaitement les deux rives très découpées et couvertes d'une végétation puissante. Par moments l'eau, absolument unie, reflétant les grands « palétuviers », donne l'impression d'un étang de riche et vieux parc.

Les îles deviennent nombreuses ; d'étroits chenaux les séparent.

Aux palétuviers, perchés sur leurs racines, succède une flore plus variée : des pandanus, des calamus, des « cotton-trees », des baobabs, mêlés de palmiers et de fougères, chargés de lianes sans fin.

Toute une vie silencieuse dans la chaleur du jour.

Voyage monotone, les mêmes paysages se renouvellent sans cesse ; à peine quelques établissements tels que Kissanga, Ponta-da-Lenha, Sicia, Matebba viennent-ils jeter une note intéressante.

Sans peine nous nous arrachons à sa contemplation pour causer avec le père H...., un missionnaire, monté à Banana. Après

d'excellents conseils, notés précieusement, ce vétéran du Congo nous fait frémir en donnant de terribles coups de hache aux théories apportées d'Europe sur les régimes en Afrique!

Boma est en vue!

Nous y serons dans une heure.

Le ciel, grondant à l'horizon, se charge de nous rappeler que les imprévus vont jouer un grand rôle dans notre nouvelle existence. Déjà sombre, il noircit soudain, puis, après un fort coup de vent, se fond en une averse, mais une averse invraisemblable, si forte que le pilote doit stopper, ne pouvant plus diriger le navire...

L'orage se dissipe, nous sommes en marche.

L'air a fraîchi; la nature, mouillée, secoue sa torpeur et semble revivre; un cri, puis un autre, les oiseaux s'éveillent; un monde s'anime dans les papyrus; les feuilles tremblotent rosées par le soleil couchant. Tout vibre, tout respire.

L'homme même, après cette pesante journée, reprend une vigueur nouvelle.

Nous arrivons devant Boma. Le jour tombe subitement, sous les tropiques il n'y a pas de crépuscule. Ne pouvant aborder, il faut se résigner à dormir encore cette nuit dans nos cabines.

Le soir, des officiers, en service dans la capitale, viennent nous rendre visite, heureux de trouver de fraîches nouvelles d'Europe. Je cite au hasard Petillon, Henneuse, Malfait, Gorin; ils sont aussi gais que bien portants. La conversation, très animée, est un échange de questions interminables, car, si nous apportons un morceau de la terre natale, ne sont-ils pas nos premiers oracles?

Le lendemain nous sommes tôt levés et prêts avec nos nombreux colis : j'en ai quatorze.

L'*Akassa* se met au pier difficilement, par un mouvement latéral, des soldats de la « force publique » s'emparent de nos bagages, un « shake hand » aux officiers du bord. Nous débarquons.

Seulement mes malles ont disparu; il parait que je ne dois pas m'en inquiéter, elles arriveront à bon port.

Conduits par des camarades complaisants, nous nous rendons au plateau; Boma se compose de deux parties : le port et le plateau. Au port, « Boma rive », sont les factoreries, l'hôtel, la poste et quelques services; au plateau : le palais du gouverneur, l'église, les habitations et les magasins de l'Etat.

Cette ville n'est pas du tout, mais là pas du tout ce que je croyais. Un sol pierreux, surchauffé, trop battu; des terrassements, des briqueteries, des bâtiments en construction, ôtent toute poésie à cette nature transformée, en préparation.

En regardant bien l'on découvre une quantité de pousses d'essences les plus diverses; combien faudra-t-il d'années pour que ces pousses deviennent des arbres et forment des avenues et des parcs?

Si, d'un autre côté, l'on voit quelques baobabs, des palmiers, des manguiers déjà grands, leurs pieds ombrés sont devenus des chantiers provisoires, encombrés de matériaux très utiles, mais peu agréables à l'œil.

Les constructions sont variées : en fer, en briques, en bois; quelques-unes jolies, principalement celles du plateau. Leurs habitants les ont entourées de plantes vivaces, verdure leur donnant un aspect fort riant.

Je ne puis m'attarder à les examiner en détail. Selon l'usage, nous devons nous rendre sans délai chez le gouverneur.

Rapidement, je prends possession de ma chambre au « sanitarium ». Une ancienne et immense maison de bois. Fiévez et Ladam s'y installent également, puis... nous attendons!

Si l'arrivée de nos malles est garantie, la rapidité de cette arrivée ne l'est pas. Après deux heures seulement d'expectative, une première leçon de patience, nous voyons poindre nos bagages, portés avec une sage lenteur.



Vite, vite, endossant la redingote; culottés, giletés, cravatés et gantés de blanc; l'épée au côté. Nous sommes en grande tenue!

Ouf! que c'est chaud, cette grande tenue!

. . . .

Je pars après-demain pour l'intérieur; il me reste un jour et demi pour préparer, modifier mes bagages, faire quelques achats.

Mon trousseau, apporté d'Europe, est bien peu en rapport avec les exigences d'Afrique. Combien les idées sont faussées. En général, on cherche le compliqué, tandis que c'est simple comme tout!

Fiévez et Ladam partent en même temps que moi, nous ferons une grande partie de la route ensemble; Fiévez se rendant dans l'Uellé, chez Sémio; Ladam avec moi à l'expédition de l'Ubangi.

Je ne m'étendrai pas à parler de Boma ni du séjour très court que j'y ai fait, séjour employé presque exclusivement à rendre mes devoirs de politesse et à m'équiper.

Cependant je dois raconter une petite mésaventure qui a marqué ma première nuit au pays des moustiques.

Couché tard, dans un grand lit, énorme en comparaison de nos étroites couchettes du bord; fatigué, je m'étends, prêt à ébaucher de beaux rêves.

Hélas! ma moustiquaire était trop courte; un boy, « Baminga », mis provisoirement à mon service, me l'avait fait observer, mais je me croyais assez à l'abri et n'avais rien modifié. J'ai été puni de ma présomption. Des légions de cousins ont fait invasion au bruit agaçant de leurs ailes minuscules, me piquant sur tout le corps, même au travers des draps.

Forcé de me lever, je me barricade de mon mieux contre ces insectes féroces, mets une heure pour rôtir cruellement, à la flamme d'une bougie, tous ceux emprisonnés dans ma cage de tulle.

Narguant tous les moustiques du Congo, je m'endors enfin!

. . . .

Il est six heures du matin, le « Prince Baudouin », bondé de bagages, s'écarte du pier; Fiévez, Ladam et moi partons pour Matadi; quelques agents subalternes s'y rendent également.

Boma disparaît bientôt, courte vision que nous ne regrettons pas, avides de marcher vers l'inconnu!

Les rives du fleuve deviennent très accidentées, se resserrent, les îles sont rares; le Congo fait mille crochets, parfois on ne peut retrouver son cours, nous voguons comme sur un lac.

Les paysages sont superbes, la nature se montre dans toute sa splendeur sauvage!

Regardez cette forêt, c'est une masse de dômes et de colonnes verdoyants, pas un endroit qui n'ait sa feuille joyeuse et épanouie. Mais pénétrez sous cette riante enveloppe, quel spectacle de désolation; l'air y est sombre, humide; des arbres renversés, tordus, morts, sont envahis par les pousses vivantes; des géants, aux racines énormes cramponnées aux rochers, sont couverts de lianes s'aidant de leurs branches pour arriver à la lumière. Chaque plante lutte et combat, s'incruste, étreint, envahit; volontaire et féroce, cherchant sa place au soleil, étouffant sans pitié le tuteur qui l'y conduit.

Les flancs des montagnes sont mis à nu par les pluies diluviennes de ces régions; d'immenses rocs, bousculés, dressés, noyés dans le fleuve, y causent de grandioses remous.

C'est le spectacle d'une nature si différente de chez nous dans son ensemble, et pourtant si semblable dans ses éléments, qui me frappe le plus. Dans nos pays l'on trouve toujours quelque trace du travail humain : une vallée cultivée, un village, une route, un pont; peu de coins de notre vieille Europe n'ont pas été exploités; ici rien, absolument rien; la solitude immense, désespérante!

Que sont au milieu de cela les quelques petits postes ou factoreries que nous voyons défiler, imperceptibles!

Sur un banc de sable, un crocodile nous salue en plongeant lentement.

Tout à coup, une masse mouvante est signalée dans les herbes de la berge; le capitaine du steamer saute sur son fusil, moi sur le mien; pan, pan!..., raté, nous sommes trop loin, la bête disparait. Les uns prétendent que c'est un hippopotame, les autres un éléphant!

Vers une heure nous arrivons à Matadi, où l'*Akassa* est déjà ancré.

Nos tentes et lits de camp, qui viennent d'arriver d'Europe, étant à bord et à fond de cale, nous devrons attendre quelques jours leur débarquement.

Déçus par ce contre-temps, nous allons, suivis de nos innombrables colis, choisir notre campement.

D'abord un mot sur Matadi.

Bâtie sur une forte colline, c'est, pour le moment, une station affreuse, un éboulement de pierres brûlantes, pas un arbre.

Mais une légion d'ouvriers, blancs et noirs, s'en est emparée. On construit, on bâtit, on creuse, on taille, ne se rebutant à aucun obstacle. La dynamite, aidant la pioche, transforme sans cesse ce rocher escarpé.

Viendra un jour où le voyageur trouvera à Matadi, comme à Boma, des villes élégantes. Songera-t-il, en les admirant, à ceux qui les ont élevées, aux peines qu'elles ont coûtées, aux morts mêmes qui y reposent sans avoir vu la fin de leur œuvre!

Je reviens à notre campement établi dans une espèce de maison inachevée, à deux cents mètres du fleuve, en hauteur.

Ce qu'il fait sec!

N'ayant pas de lit, nous couchons sur la dure; presque sans serviteurs, nous administrons nous-mêmes notre ménage.

Jamais je n'ai mangé autant de conserves; tout sort de boites. Fiévez devient d'une adresse étonnante à découper le fer-blanc, moi je remue le fricot, Ladam déguste; un soldat, mis à notre disposition, en dehors des heures de service, souffle le feu qui se refuse toujours à brûler.

Inutile de dire que les menus sont d'une simplicité rustique; je n'ai encore vu ni poule, ni œufs, ni légumes, ni fruits, pas le moindre morceau de viande fraîche.

La boisson est convenable, le vin portugais plutôt bon; dans les factoreries nous pouvons nous procurer du vin de Champagne, des liqueurs, mais nous n'en abusons pas, comme des gens soucieux de se bien porter.

Ma seule distraction, pendant les longues journées d'attente, est de regarder l'arrivée et le départ des porteurs.

De Matadi partent deux routes des caravanes pour le Stanley-Pool; une troisième s'amorce à Chionzo, sur la rive nord et passe par Isanghila, Manyanga.

Des agents spéciaux recrutent dans toute la région des indigènes qui, pour une somme de dix à quinze francs, transportent une charge de trente à quarante kilos jusqu'à Lukungu ou Luvituku; de là d'autres indigènes les mènent à Léopoldville.

Les porteurs arrivent par groupes de cinq, dix, vingt et plus, sous la conduite d'un « capita »; ce capita réunit son groupe, en est le chef responsable. Il porte aussi, mais souvent une charge petite et précieuse; dans une caravane de blancs, on lui confie les armes, par exemple, ce dont il est fier.

Tous ces porteurs se mettent à la disposition des blancs chargés de l'organisation des caravanes.

Très drôle, la distribution des charges. Ils les aiment petites et longues, fussent-elles fort lourdes, mais ont en horreur les colis encombrants, même légers. Aussi, pour les premiers, ils bondissent, se précipitent et on a beaucoup de peine à les écarter; tandis que pour les seconds, ils se sauvent et ce n'est qu'après de longues discussions que l'on peut les décider à s'en emparer.

Les charges distribuées, ils les gardent jalousement, les mettent sur la tête et, le corps droit, d'un pas allongé s'en vont en file

indienne porter au loin leur part de produits européens. Cette fourmilière parcourt sans trêve ce mince ruban, la route des caravanes, déversant dans le Haut-Congo : étoffes, perles, laitons, vivres, pièces de steamer et que sais-je, toutes armes de la civilisation et du progrès !

Travail étonnant, quand on songe qu'il faut cent mille de ces porteurs pour s'emparer de la cargaison d'un steamer; que ces cent mille porteurs ont à voyager un mois par monts et par vaux, traversant des rivières, des marais, dans un pays immense et que ces porteurs sont des sauvages !

Malheureusement, leur nombre est limité, et journellement, les besoins augmentent. Le chemin de fer devient indispensable pour soulager ces épaules trop chargées ; alors tous ces hommes, habitués au travail, seront rendus à l'agriculture et le pays, déjà riche, deviendra producteur.

Que dire du type de ces indigènes ! Ils ne sont guère beaux, ont de forts mollets, des bras maigres.

Un matin, nous avons vu l'*Akassa* descendre le fleuve, passer au « Chaudron d'Enfer », disparaître. Il retourne en Europe ; tantôt nous partons pour l'intérieur.

Routes bien différentes, celle des souvenirs et celle de l'espérance !



CINQUIÈME LETTRE.

Lukungu.
Mars 1892.

. . . .

Vers trois heures notre caravane est organisée.

Nous sommes trois blancs : Fiévez, Ladam et moi ; trente-neuf porteurs, deux capitas et quatre boys, dont « André », un cuisinier de la côte, hérité de Baert, officier d'artillerie belge venant du haut Congo pour reprendre le chemin de la patrie.

André est une précieuse acquisition, les gâcheurs de sauces sont rares, celui-ci est d'autant plus expérimenté qu'il sort des mains d'un « ancien Africain ».

Tomy, un « irish setter », appartenant à Fiévez, nous accompagne; la brave bête a un drôle d'aspect, toute rasée, la queue en panache.

Outre notre ration de deux caisses de vivres, deux dames-jeannes de vin portugais et dix-huit pièces de mouchoirs, la monnaie courante, nous avons réuni des conserves supplémentaires, des couteaux et autres marchandises d'échange.

L'argent n'ayant aucune valeur à l'intérieur, le fond de notre bourse s'est converti en absinthe, vin de Champagne et de cognac.

Les porteurs sont chargés sans difficulté, un bon pourboire, « matabiche », s'ils marchent bien et, dès que le soleil est moins ardent, vers quatre heures et demie, en route!...

Je me retourne pour juger de l'effet de notre imposante caravane. Plus un porteur! Ils escomptent sans doute le matabiche, peu pressés de quitter Matadi, surtout les barriques de rhum, cet affreux poison.

On met difficilement le nègre en mouvement, il oppose une vraie force d'inertie; en revanche, dès qu'il marche, c'est avec un courage remarquable. Arrivé au but il dépose son fardeau sans proférer une plainte et se soulageant par un gros soupir qui passe en sifflant par ses lèvres.



Ouf! nous sommes en nage. Ces montées sont terribles, les descentes plus terribles encore.

La route des caravanes n'a de route que le nom, c'est un sentier impossible, ne se souciant nullement de rester sur une pente raisonnable, encombrés de rocs énormes, semé de petits cailloux aigus.

Comment les noirs peuvent-ils la parcourir nu-pieds et lourdement chargés? Quel cuir!

Le pays est excessivement accidenté, toutes montagnes de cinq à six cents mètres, arides et abruptes. Comme végétation les hautes herbes et des arbres rabougris, brûlés régulièrement à la saison sèche.

Heureusement l'étape est courte. En deux heures nous sommes dans la vallée de la « M' Pozo ». Cette rivière n'est pas encore visible, sinueuse, une ligne boisée en trahit le cours.

Nous y voilà! Une pirogue nous mène à l'autre rive où se trouve le poste. Le gardien, soldat de l'Etat, présente un vieux manuscrit aussi noir que lui-même et un crayon; supposant que c'est pour signer, nous nous exécutons de bonne grâce.

« Crocodile? » lui demandai-je en montrant la M' Pozo... Il ne comprend pas, je complète ma question par une mimique très expressive, de mes bras imitant le mouvement de mâchoires du redoutable saurien; tout joyeux il saisit et répond : « N'gandou, vé! » Un crocodile s'appelle « n'gandou »; « vé » veut dire non. Il ne m'en faut pas savoir davantage pour me déshabiller et me plonger dans la rivière.

Au sortir de l'eau, une « bourbouille » épouvantable me fait oublier les voluptés du bain. J'étais couvert de boutons, naissant sous la transpiration et semblables à nos boutons de chaleur. Cette éruption, aussi inoffensive que tracassière, me met au supplice; je me gratte, je me frotte, je me démène, courant comme un fou, dans le plus simple appareil. L'accès dure une demi-heure, puis se calme.

Nos porteurs finissent par arriver; tant bien que mal une tente est dressée pour trois lits, logement un peu étroit. Ce matériel arrivant dans l'obscurité, le manque d'expérience, sont causes d'un mauvais dîner et d'une détestable nuit.

Ma couchette, mal montée, s'effondre, entraînant celle de Ladam; nous les calons à l'aide de malles.

Le jour se lève à peine, nous sommes sur pied pour franchir le terrible « Palabala ».

Deux heures de montées dans les roches, cinq cents mètres à gagner vers le ciel! Malgré la fraîcheur du matin, la transpiration nous inonde.

Quelle récompense en arrivant sur le plateau! L'Afrique, la vraie Afrique, un village ravissant, tout de palmiers, tout de bananiers, un nid de verdure frissonnant sous la rosée.

La fatigue est oubliée, avec elle le bas Congo, entrevu sous un aspect si maussade. Entrons-nous enfin dans le pays des rêves?

Graves, nous nous rendons chez le chef afin de lui demander l'hospitalité. Trois vieilles caisses nous sont apportées comme sièges et la « palabre » commence.

On appelle palabre toute entrevue avec les indigènes afin de régler un différend, traiter un marché ou même une simple visite de courtoisie.

Le chef de Kimpangala est aussi aimable que laid ; nous échangeons de nombreux « m' botés », c'est bien. Conversation peu variée; il est vrai que nous ne connaissons pas un mot de la langue fiote et que le charabia franco-anglais d'André, improvisé interprète, est incompréhensible.



Pour rompre la glace, notre hôte nous fait apporter une calebasse de vin de palme, une poule, des haricots et un potiron ; en échange de ce matabiche nous offrons un couteau, six mouchoirs et trois biscuits. Il fait la grimace ; Fiévez ajoute un verre de schiedam, la grimace est remplacée par un sourire béat. Notre camarade s'est fait un ami « à la vie à la mort ».

Le vin de palme, « malafu », ressemble à de l'orgeat mousseux, c'est la sève du palmier élaïs. Les vivres frais sont les bienvenus.

Ce roi est un vulgaire mendiant. Il perd tout prestige à mes yeux en se mettant à terre pour ramasser quelques grains de riz que je laisse tomber.

Cependant, voici notre caravane; tentes et lits sont dressés soigneusement. Sans se presser, tout marche à souhait. Ici, plus que partout, « patience » est une bonne devise.

Un mot sur ce premier village indigène qu'il m'est donné de visiter.

Katendi de Lombé, le chef, son frère et ses sujets ont, en bons nègres, quantité de femmes de tout âge : des grosses, des maigres, des jeunes à la poitrine énorme, des vieilles complètement vidées. Tout cela rabattu au moyen d'une ficelle ou du pagne fortement serré.

Aucun tatouage sur la figure, mais de jolis dessins sur le corps; ces tatouages, bien réussis, sont flatteurs; ils forment une série

d'ampoules luisantes ressortant sur la peau d'un beau noir chocolat.

Ratés, ils sont hideux.

Comme bijoux : des anneaux de laiton aux pieds, pesant sept à huit kilos ; une quantité de bracelets moins encombrants, en cuivre, fer ou perles.

Les hommes ne sont guère si chargés, quelques-uns se contentent d'une grosse perle terminant une mèche de cheveux qui leur pend sur le nez.



Et dire qu'ils ne louchent pas !

Les vêtements, de simples pagnes, sont faits d'étoffes européennes, jadis claires, à présent d'une couleur indéterminée.

Tous les habitants ont les incisives de dessus limées. En parlant de tous les habitants, ne pas s'imaginer qu'il y en a beaucoup, à peine trente ou quarante sont visibles.

Les cases ou « chimbèques », faites de nattes joliment tressées, semblent très, très proprettes, un peu basses et étroites, mais bien aménagées. Elles sont fort distantes les unes des autres et blotties sous la verdure.

Après un excellent déjeuner, une longue sieste s'impose pour rattraper ma mauvaise nuit ; je dois y renoncer, plus de quinze moricauds bavardent à l'entrée de ma tente, regardant curieusement tout ce qu'elle contient, y compris moi ! Je craignais leur indiscrétion

nocturne ; mais frileux, ils se retirent le soir dans leurs huttes enfumées et j'ai dormi tranquille, bercé par le concert des grillons innombrables.

Reposés, nous quittons Kimpangala, entonnant des chœurs et des soli variés ; mais la route est mauvaise et nous ne chantions plus en arrivant au « Masa Makenghe », après cinq heures de grattage !

L'endroit serait joli s'il n'était une halte habituelle ; de nombreux séjours l'ont déjà fort sali !...

Il faut pourtant s'y arrêter, afin de profiter d'un abri fixe installé pour les caravanes. La route est divisée en sections ; à chaque étape l'on trouve ces abris et de l'eau ; plus loin même des paillotes légères remplaceront nos tentes.

Longtemps nous courons nu-pieds dans un ruisseau, sous de grands arbres très peuplés, attendant les charges qui arrivent péniblement.

Quel mauvais campement !

A midi, un grand appétit et de quoi le satisfaire, nous ragaillardit. André se montre un « master cook » de tout premier ordre. Moi, comme « chef de ménage », j'ai soin de faire servir confortablement. La table portative est toujours couverte, soit d'un essuie-mains, d'un bout d'étoffe ou de feuilles de bananiers ; souvent un bouquet sans fleurs la garnit. Les boys, bien stylés, sont graves comme des domestiques de grande maison.

Il n'y a plus de viande fraîche ; comment s'en procurer ?

Ladam propose de sacrifier le chien de Fiévez ; l'idée est repoussée, Tomy est trop maigre.

N'avons-nous pas nos fusils ? En chasse !

Sans expérience des choses d'Afrique, nous piquons droit dans la brousse. Quel fiasco ! La chaleur est torride, les nuages s'amoncèlent. Dévorés par les fourmis, déchirés, perdus, éreintés, nous battons en retraite. L'un tombe dans une fondrière, l'autre s'empêtre dans les lianes, heureux encore d'arriver au camp avant la tornade.

Un joli petit oiseau rouge écarlate est la seule et inutile victime de cette sortie.

Il pleut bientôt à torrent, le terrain devient un vaste cloaque. Les cordes des tentes se rétrécissent, arrachant les piquets; nous pataugeons pour les remettre. Perché sur une caisse, je regarde tristement l'inondation gagner mon logement.

C'est navrant!

Le dîner nous console un peu; une demi-bouteille nous console complètement. Combien relève un verre de champagne au milieu de ces misères!

Le soir, des mouches phosphorescentes voltigent de feuille en feuille, petites étoiles intermittentes; tandis que des crapauds énormes se promènent bêtement.

A huit heures nous sommes couchés, les lits sont humides et une nuit détestable couronne cette vilaine journée.

Au matin tout est mouillé : nos effets, nos chaussures, le chemin surtout; il ne pleut plus, mais les herbes ont gardé assez d'eau pour nous gratifier d'une douche continue.

Il faut marcher pourtant!

Une montagne, puis une autre, et encore, et toujours!

Voici la dernière, elle est haute, mais haute, presque à pic et fort glissante. Arrivés sur le plateau, vingt minutes entre deux murailles de joncs mesurant au moins cinq mètres. Enfin, « Congo da Lemba », où un sous-officier blanc nous reçoit.

Ce poste de l'Etat est le centre d'opérations d'un de ces agents chargés de recruter des porteurs dans toute la contrée. Celui-ci se rend de village en village, faisant de nombreuses palabres, conviant les chefs à envoyer leurs hommes à Matadi. De l'activité de ces « recruteurs » dépend le service du portage; pour le moment il marche bien, paraît-il.

Le poste lui-même comprend l'habitation du chef, une maison

pour les voyageurs blancs, un hangar pour les voyageurs noirs; quelques huttes pour les soldats et employés.

Il est situé sur une hauteur dominant toutes celles environnantes, assez boisé et bien planté. Un marché journalier lui procure des vivres indigènes.

C'est avec plaisir que nous trouvons un luxe relatif : une vraie table, de vraies chaises et surtout de la viande fraiche; depuis Boma nous n'avions vu que la poule de Katendi de Lombé. En dix jours!

Je crois même qu'il y avait un œuf dans le « cok'tail! »

Cette boisson mérite une mention spéciale. Le cok'tail américain est composé suivant des règles immuables; en Afrique, il se modifie suivant les goûts et surtout suivant les ressources dont on dispose. Nous le faisions avec du lait, des œufs, du sucre, du cognac et des épices; ainsi préparé, il ressemble à « l'advocaat », une liqueur anversoise.

Si une de mes malles n'était tombée à l'eau, j'aurais passé une bien agréable journée; seulement, je dois déballer, étaler, sécher le contenu, constater les dégâts au moment où un repos eût été bien nécessaire!

Nous passons une bonne nuit. Ces maisons, si rudimentaires qu'elles soient, sont préférables à la meilleure tente.

L'étape suivante est la dernière dans la région accidentée; les difficultés de la route en font oublier le pittoresque.

Une forêt!... J'allais traverser enfin une forêt vierge! Nouvelle déception. A part les lianes, quelques « yukas », pareils à des palmiers

et de monstrueux « mille pattes », longs de trente centimètres, elle ressemble aux bois de nos pays.

Le chemin est fantastique, on ne descend pas, on dégringole, se retenant tant bien que mal aux branches ou aux racines. Cela durant deux heures!

Encore quelques bosses et nous arrivons à la « Lufu », une grande rivière bordée, comme la plupart des rivières, d'une belle végétation.



Un pont suspendu la franchit; pont construit par Carton, officier du génie belge.

Comme garde, un Egyptien chargé de contrôler la feuille de péage des porteurs. Comme poste, des abris pour les blancs et pour les noirs, élevés sur un bel emplacement.

C'est à partir de ce jour que nous trouverons les paillotes dont j'ai parlé et que nos tentes ne serviront que dans des cas exceptionnels.

Le pays est grandiose; des hauteurs, les horizons sont immenses. Lorsqu'au lever du jour les rayons du soleil, inondant les vallées, se jouent dans les brouillards du matin, les effets de lumière sont éblouissants.

Coupant les savanes sans fin, de clairs ruisseaux cascadent sur des rochers géants; de grandes rivières, aux rives boisées, coulent sur leur lit rocailleux en rapides ou calme entre les roseaux; parfois un bouquet d'arbres trahit une source, au moins une partie humide.

Mais ce n'est pas l'Afrique!

Si les interminables files de porteurs descendant l'ivoire et le caoutchouc, montant la poudre et les marchandises, ne nous rappelaient la réalité, nous pourrions nous croire en marche l'été, par un chaud été, bien loin des tropiques.

L'on ne voit aucune habitation.

Plus locale est la nourriture; ci le menu du dîner fait à la Lufu :

Soupe au potiron,
Gigot de chèvre, bananes bouillies,
Haricots,
Mohambe de poulet,
Chikwangue rôtie.

La chèvre est bonne, assez dure.

Les poulets, petits et maigres, préparés dans une épaisse sauce à l'huile de palme, « mohambe », ils font un plat apprécié.

Les grandes bananes, bouillies ou sous la cendre, remplacent nos pommes de terre; les petites, plus sucrées, sont excellentes pour confectionner des entremets.

La chikwangue, ce pain du Congo, est obtenue en faisant bouillir, dans de grandes feuilles, une pâte de farine de manioc. Nous la mangeons grillée ou frite.

Sauf le pourpier sauvage, les légumes sont rares; tout au plus quelques feuilles de choux, des haricots, des épinards et les jeunes pousses du manioc.

Comme féculents, on trouve les patates douces, les ignames, le maïs et les racines de ce même manioc, qui partage avec les bananes l'honneur d'être la base de la nourriture des nègres.

Si, à ces mets de consistance, nous ajoutons les arachides, les safus, les noix de palme, etc., surtout un bon cuisinier et un bon appétit, nos estomacs auraient mauvaise grâce à se plaindre.

J'ai oublié de citer nos conserves, tenues en médiocre estime.

L'indigène mange salement toutes ces denrées; il y ajoute de la viande de buffle horriblement pimentée, du poisson soi-disant fumé, plutôt pourri, des sauterelles, des chenilles immondes qu'il met à la broche, des vers blancs, un tas d'ordures. Les tripes de nos victimes sont très recherchées.

En résumé, la fameuse route des caravanes se passe très bien jusqu'ici; grâce à la santé, la bonne humeur et à une excellente table, due à André, qui, d'un monceau de vaisselle et de boîtes toujours dans une déroute extravagante, parvient à faire sortir un dîner complet.

Levés tôt, ne traînant pas en chemin, nous sommes au but avant que le soleil soit au zénith et évitons ainsi ses rayons dangereux.



Quittant la Lufu, deux jours de marche nous conduisent à « l'Unionzo », en passant la nuit à « N' Demboli ».

Le pays, effectivement moins accidenté, est découpé en larges vallées bordées de chaînes de montagnes aux mille mamelons,

d'un aspect volcanique; quelques groupes de palmiers, de bananiers et surtout un perroquet, le premier, lui donnent un aspect plus « africain ».

A N' Demboli notre garde-manger s'enrichit d'un cochon noir, petit et gras, faisant un tintamarre effroyable. En trois repas il n'en reste plus rien; je crois que les nègres aiment beaucoup la viande de porc et qu'ils ne reculent pas devant un rapt pour s'en procurer!

Au moment de quitter l'Unionzo éclate un orage, nos hommes sont transis de froid; accroupis autour du feu, ils grelottent dans leur immobilité, silencieux, mal éveillés. J'admire ces natures aguerries contre les intempéries; au premier rayon de soleil ils seront aussi locaces qu'ils sont muets à présent; tantôt, sortant de leur engourdissement, ils deviendront des êtres forts et adroits, d'une résistance remarquable.

La pluie diminue.

Guêtrés et couverts de nos imperméables, précaution bien inutile, le signal du départ est donné.

Que l'on prenne, pour se rendre de Hal à Bruxelles, le lit de la Senne, en se faisant suivre d'un arroseur public, et l'on aura une faible idée de cette partie aquatique!

Passant l'Unionzo, grossie subitement, la pirogue manque de partir à la dérive; plus loin un pont, tout démoli, nous oblige à des prodiges d'équilibre; c'est merveille que personne n'ait fait le plongeon dans le torrent; puis, nous traversons une plaine immense, devenue marais, dont les herbes nous gratifient d'une ondée supplémentaire.

Toute la route est transformée en ruisseau; en arrivant à « N' Séké Lolo », nous faisions tous : « Couin! couin! »

Par extraordinaire, les porteurs suivent à peu de distance, ce qui nous permet de changer d'effets rapidement. Le soleil, qui se montre, répare les dégâts des ondées et nous achevons joyeusement cette

journée en buvant une « demi-bouteille », amie des mauvais jours!

De N' Séké Lolo à la rivière « Kwilu », nous mettons trois heures. Le poste, gardé comme tous les autres par un soldat de l'Etat, est plus grand, mieux tenu et bien planté. Des baobabs le protègent de leurs larges ombrages.

La journée est chaude. Je renonce à poursuivre un animal signalé par nos hommes aux cris de « bizi » (viande). Fiévez, plus persévérant, abat la bête, un grand singe commun.

Il revient triomphalement avec sa victime; nous l'accueillons par des applaudissements frénétiques. Voilà au moins du gibier!

Dépecé, vidé à l'instant, notre singe ressemble furieusement à un enfant écorché; les petites mains surtout donnent une impression pénible. Mais le désir de goûter de sa chair l'emporte sur notre répugnance, et André reçoit l'ordre de le préparer demain.

Nous partons du Kwilu.

Le chemin traverse de « nombreux anciens villages », reconnaissables aux palmiers et aux bananiers, poussant à la diable, envahis par les haricots devenus sauvages. Beaucoup d'indigènes se sont retirés de la route, afin de choisir une situation plus tranquille ou chassés pour répression de brigandage.

Les villages actuels sont bien cachés, à peine la fumée de leurs feux s'élevant au-dessus des herbes permet-elle de les deviner.

Sous bois, les ananas poussent innombrables; quel dommage qu'ils ne soient pas mûrs en cette saison! De tous côtés se montrent les papayers, portant un fruit semblable

au melon, très rafraîchissants et très sains. Pas mûres non plus, les papayes.

Le Congo n'est guère prodigue de fruits jusqu'ici!

Nous traversons un village, M' Wembi, et sommes au « N' Kengé M' Wembi » plus vite que nous l'espérions, mais un peu fatigués. Une grande calebasse de malafu nous remonte. C'est vraiment très bon, le malafu!

A midi, le singe paraît en beefsteaks; sa viande est bonne, très forte. La queue est offerte à Fiévez, dans un bouquet.

Deux missionnaires de passage partagent notre café. Ils ont l'air bien portant, car nos biscuits et notre sucre, dont nous sommes si avares, disparaissent comme dans un gouffre!

Le bouilli de singe, pas fameux, fait les frais du souper; Ladam, indisposé, n'y assiste pas.

Dans nos trois estomacs, il y a lutte entre le singe et le malafu; des gargouillements trahissent leur incompatibilité d'humeur; la nuit, le drame s'est dénoué; chez moi, le singe l'a emporté; chez mes compagnons, ce fut une catastrophe. Ils m'ont éveillé bien des fois!

Cependant, nous partons courageusement pour « N'Sona Kibaka ».

La route des caravanes se déroule interminable, toujours garnie de porteurs, pareille à ces chemins grouillant de fourmis que nous rencontrons fréquemment.

Parfois un bouquet d'arbres, parfois une place dénudée, bourrée de nègres au repos ou grignotant toutes leurs petites ordures.

Ce sont des M' botés à n'en plus finir, échange de salut rappelant ce charmant usage de nos campagnes.



J'ai vu ce matin un noir le nez percé d'un petit bâton. Ce que cela doit le gêner pour se moucher!

A Kibaka, la tente d'un missionnaire est plantée devant nous. Le blanc, « Mundelé », est absent, mais ses boys, dont deux femmes, soignent le campement de leur maître. Tout ce petit peuple, à l'air intelligent, baragouine l'anglais. Etendu dans un hamac, un élève modèle lit tout haut, accentuant les syllabes avec une lenteur monotone.

La première partie de la route des caravanes se termine aujourd'hui; tantôt nous serons à Lukungu.

Nos boys ont mis leurs plus beaux effets; les porteurs tirent, je ne sais d'où, qui une ceinture, qui un pagne bien propre. Nous-mêmes, vêtus d'un costume blanc, avons suivi ce mouvement de coquetterie.

Ainsi pomponnés, nous partons.

La route est intéressante, beaucoup de villages sont visibles de droite et de gauche. Des plantations donnent une toute autre allure au paysage.

Nous marchons allègrement, quoique trouvant l'étape un peu longue, impatients d'être au but.

Une clameur soudaine, sortie des poitrines vigoureuses de nos trente-neuf porteurs, des rires, des cris, une joie d'enfants.

Lukungu est à nos pieds, perché sur une légère colline!

SIXIÈME LETTRE.

Lukungu.
Avril 1892.

. . . .

O ! douceur du « far niente ! »

Bercé dans un captivant fauteuil, à l'abri sous une large vérandah, je contemple béatement le paysage qui se déroule à mes pieds.

Là-bas, au fond, les montagnes bleues qui bordent la vallée de



la Lukunga ; les savanes verdoyantes à cette saison ; puis, tout près, une station bien plantée, sillonnée d'avenues immaculées, joyeuses dans l'animation

des noirs; enfin, plus près encore, des alcarazas et des flacons ventrus aux liquides rafraîchissants.

Nous venons d'arriver.

Tout le personnel blanc de Lukungu, averti de notre venue par des porteurs, s'est porté à notre rencontre. Effusions, saluts, présentations; nous devenons la proie de nos aimables hôtes, empressés à nous être utiles.

Adieu aux soucis de l'installation, à d'autres les soins de la table. Dix jours de vie nomade nous font mériter un sérieux repos.

Vereycken, commissaire de district, heureux et fier de faire les honneurs de son domaine, met une bonne grâce charmante à nous recevoir.



Nous sommes conduits à nos chambres; Fiévez dans la maison de bois, respect à l'ancienneté; Ladam et moi dans une maison de pisé au sol battu. Logement primitif, mais cette station, destinée à se déplacer lorsque le chemin de fer sera construit, ne comporte pas un grand luxe de bâtiments.

A l'heure du repas, si chère à nos estomacs valides, nous prenons place autour d'une table somptueuse; autant de boys que de convives, serviteurs impassibles, nous apportent en silence un dîner qui met le comble à notre enthousiasme. Aussi, nous n'hésitons pas à accepter une hospitalité de quelques jours; hospitalité forcée, il n'y a pas de porteurs pour Léopoldville!

Je parle souvent des repas et l'on va me trouver un peu gourmand! L'on se fait difficilement une idée de l'importance que prend la vie matérielle en Afrique et j'insiste tout particulièrement sur le plaisir que l'on éprouve à être bien nourri et bien logé.

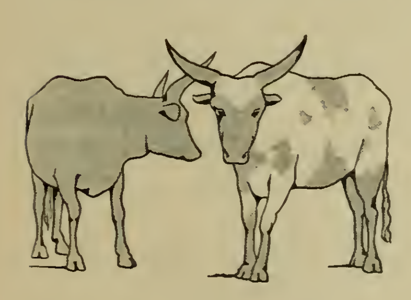
Profitant de mon séjour, je mets de l'ordre à mes bagages, répare ma précieuse table portative et complète mon lit de camp, tout

détraqué, par un coussin bourré de feuilles de bananier séchées.

Une pratique et solide couchette m'eût évité bien des mésaventures et des insomnies.

Ainsi que je l'ai dit, les bâtiments de la station sont peu luxueux; en revanche, les cultures sont très étendues : manioc, bananes, maïs, patates douces, arachides, cannes à sucre, produiront bientôt suffisamment pour nourrir le personnel noir. Orangers, citronniers, manguiers, goyaviers, papayers, barbadines ou maracoujas, ananas, donnent déjà leurs fruits.

Les goyaves, assez semblables aux figues, ont un goût de fraise ou de framboise, selon l'espèce. Les maracoujas ressemblent à des pastèques et contiennent des graines noyées dans un jus délicieux. La plante, aux larges feuilles, sert à garnir des tonnelles qui s'écroulent sous son poids. J'ajouterai le safu, que l'on sert bouilli, en légume; il est plus difficile à décrire : supposez un noyau couvert d'une couche épaisse d'épinards et trempé dans la térébenthine, c'est à peu près cela. Je me hâte d'ajouter qu'avec un peu d'habitude on le trouve excellent.



Un troupeau de quarante têtes broute l'herbe dure, formant lui-même ses pâturages; ce sont les dernières bêtes à cornes que nous verrons, leur introduction au centre de l'Afrique n'étant pas encore faite.

A quelques minutes de Lukungu est une mission américaine, tenue par master Hoste, depuis six années en Afrique. Toute la région des cataractes et même le haut Congo sont parsemés de missions américaines, anglaises, suédoises; souvent leurs occupants sont mariés et accompagnés de leur femme. Heureux dans leur petit ménage, jouissant d'une grande quiétude et pouvant suivre un régime hygiénique, leur santé est relativement bonne. Ils rendent de réels services, tant moraux

que physiques, et souvent leur science médicale est mise à contribution.

Sur la Lukunga est jeté un pont de lianes, suspendu aux arbres, souple comme une bande de tissus. Nous avons de la peine à le franchir sans nous cramponner; les indigènes, aux pieds exercés, passent aisément avec une charge.

Nos longues causeries du soir me permettent de réunir quelques détails curieux sur le pays et ses habitants.

Toute la région des cataractes, sauf la partie aride avoisinant Matadi, est très riche et très peuplée (ce dont on ne se doute guère en parcourant la route des caravanes), il s'y fait un commerce très actif, facilité par des « marchés ».

Ces marchés, toujours lieux de réjouissances, sont plus ou moins importants; ils ont lieu aux villages ou à des places déterminées, centres de plusieurs groupes d'habitations.

La semaine fiote comprend quatre jours : *n' kandou, n' konzo. n' kengé, n' sona*. Les marchés hebdomadaires se désignent par le nom du jour où ils se tiennent, suivi du nom du village. L'on dit : « N' Sona M' Wembi », comme l'on dirait : « Vendredi, marché à Berchem ». Les marchés journaliers, « N' Lalus », moins importants, servent à approvisionner les voyageurs.

Pendant leur durée, la place du marché est sacrée; un chef et des gardiens armés y assurent l'ordre. Jadis, avant l'arrivée des blancs, celui qui y volait avait les mains coupées, celui qui y frappait était pendu, enterré ou brûlé vif; il est probable même que ces usages barbares ne sont pas encore oubliés partout.

C'est au marché que se discutent la plupart des questions indigènes; il est leur bourse, leur foire, leur kermesse; on y décide des mariages, on y rend la justice. Et voici un fait, assez remarquable, tendant à prouver une certaine prévoyance chez ces peuplades primitives : des jeunes gens, formant des sociétés parfois nombreuses, versent, les jours de marché, une cotisation d'étoffes ou autres monnaies courantes; cela forme un capital que chaque adhérent emporte à son tour. Ce capital lui permet d'acheter une femme et de se créer le noyau d'une famille. Chose étonnante, jamais celui ayant déjà reçu son magot se refuse à payer par la suite!

Comment se marie un nègre?

Voici! Ayant choisi une femme, il se munit de présents nombreux et se rend au village qu'elle habite.

Vous croyez peut-être qu'il va lui faire sa cour et la séduire par l'offre d'un pagne multicolore, d'un bracelet ou de quelque ornement? Pas du tout! Les présents sont pour la mère de la jeune fille. Si celle-ci les juge suffisants, la belle est mise à l'essai.

Pendant trois ou quatre semaines, le prétendant entretient les bonnes dispositions de sa future famille par des cadeaux variés; il doit se décider alors à verser la forte somme, quatre-vingts pièces d'étoffes environ. A défaut de payement, le pseudo-mari est tout bonnement flanqué à la porte.

S'il s'exécute, le couple s'en retourne au chimbèque, préparé d'avance, pour recevoir la chaste fiancée!!!

Ce n'est pas tout! Au code matrimonial nègre s'ajoutent des coutumes bizarres, dont voici quelques spécimens :

Les enfants reviennent au grand-père maternel.

La femme vient-elle à quitter le foyer conjugal, ses parents restituent le prix d'achat; si elle est renvoyée, la moitié seulement est remboursée; en cas de décès, ils la remplacent sans frais.

D'où des palabres sans fin, chères à ces chicaneurs invétérés.

Les enterrements sont prétextes à ripaille; on tire force coups de feu, on danse, on chante, on boit, on mange plus ou moins longtemps, suivant l'importance du mort.

Celui-ci, convenablement fumé, est enveloppé de toutes ses étoffes, formant un ballot d'autant plus grand qu'il était plus riche. On a vu des grands chefs, « M' Fumu », exigeant des fosses profondes de huit mètres et attendant une année le moment d'y être enfoui.

La tombe, fermée, est recouverte de toute la vaisselle du défunt, mise préalablement hors d'usage.

J'ai rencontré de ces mausolées peu imposants, où apparaissaient les objets les plus intimes.

Les fétiches et les féticheurs jouent un rôle prépondérant dans le bas et le moyen Congo, mais je n'ose m'étendre sur ces sujets si complexes.

Fidèlement, je transcris les quelques renseignements qui me sont donnés et j'invoque le dieu de la vérité pour que l'on ne m'ait pas induit en erreur.



SEPTIÈME LETTRE.

Léopoldville.
Avril 1892.

. . . .

En route pour Léopoldville !

La formation de la caravane a retardé notre départ, le soleil est ardent ; engourdis par quatre jours de repos à Lukungu, nous sommes vite fatigués.

La montée qui nous conduit hors de la vallée de la Lukunga, impassible sous nos malédictions, semble se prolonger à plaisir.

Tout en haut, nous trouvons un village ; des cases éparpillées sous une forêt de palmiers, semblables à de gigantesques plumeaux.

C'est « M' Fumfu », l'étape est finie !

A Lukungu, nous avons appris bien des choses que nous nous empressons de mettre en pratique.

D'abord, qu'il est bon de s'annoncer au chef en puissants fils de « Boula Matari » ; l'on nomme ainsi les agents de l'Etat. Cela nous vaut un cadeau de vin de palme, poule et arachides, payé beaucoup trop cher !

Ensuite, qu'il est d'usage de partager le malafu avec celui qui

l'a offert. Notre calebasse est vidée en un clin d'œil; à peine avons-nous eu le temps d'en boire un gobelet.

Expérience concluante, il est prudent de ne pas insister!

Quittant M' Fumfu, nous reprenons journellement notre marche matinale, sans péripéties marquées. Ces étapes paraissent moins pénibles que celles de la première partie de la route, le chemin n'est



plus rocailleux, les montées deviennent rares et surtout nous sommes entraînés.

Après avoir campé au bord d'une petite rivière, nous plions nos tentes définitivement, heureux de retrouver nos paillotes. Ces tentes étroites sont des étuves pendant le jour; la nuit, il y fait très humide.

C'est aujourd'hui n' sona et nous passerons par « n' sona Kienzo », un des grands marchés de la région; aussi, nos porteurs sont d'une activité peu habituelle. Fait extraordinaire : ils nous devancent!

Tandis que nous approchons de Kienzo, de tous les sentiers débouchent des groupes d'indigènes : des hommes, portant d'énormes calebasses de malafu; des femmes, des enfants, chargés de leurs « moutêtes » ou de paniers artistement tressés, débordant de marchandises.

Tous sont en toilette de fête, soit peints au « n' goula » (une poudre de bois rouge), soit zébrés de lignes blanches ou jaunes, ce qui leur donne un aspect des plus réjouissants.

Les anneaux de cuivre massif se multiplient. Des belles en ont jusque trois à chaque pied et en mettent encore aux bras et au cou, sans préjudice des colliers de perles ou de mince laiton.

Sur le front un bouton, maintenu par un fil, sert de ferronnière.

Pour faciliter leur marche, les jeunes mères ont mis leur enfant dans une large ceinture, maintenue autour des reins. La tête de ce gosse balance de droite et de gauche, sans que cela paraisse le gêner.

Si les hommes méprisent les vains ornements, ils se rattrapent sur leur coiffure, tressée, taillée, rasée, suivant une haute fantaisie.

Voici venir un chef, reconnaissable à sa canne étincelante de cuivre, la seule chose qu'il daigne porter; puis les hommes libres, fiers de leur fusil ou d'une lance paisible; enfin, les femmes, les esclaves, écrasés sous le poids de leur fardeau. Cette smala emboîte la route des caravanes, suivant d'autres smalas; file interminable, ondulant, disparaissant, selon les caprices du chemin.

Bientôt nous entendons un grand brouhaha, et brusquement, sur un vaste plateau, s'étale une place noire de monde..., naturellement. Ils sont bien mille, allant, venant, gesticulant. Si affairés, que notre venue est à peine remarquée.

C'est le marché, où nous nous arrêtons, autant par curiosité que désireux de nous fournir de vivres.

A terre, des marchands ont étalé leur fonds de magasin sur des feuilles de bananier; ici les végétaux : choux en feuilles, haricots, épinards, bananes, noix de palme, de kola, d'arachide; manioc, chikwangue; plus loin la viande : antilopes, buffles, chèvres, moutons, cochons, poules, canards, aigles, pigeons, boyaux, débris de toutes espèces; puis des poissons, des crasses, des horreurs dans lesquelles les nègres tripotent avec leurs sales doigts. Chaque vendeur a un peu de toutes sortes de produits plus ou moins frais, traînant dans la poussière et couverts de mouches.

D'autres marchands vendent la poudre et les capsules, des poteries grossières ou de belles vanneries; enfin, des changeurs troquent des étoffes contre des « mitakos », fils de laiton, mesurant vingt centimètres environ, ou ces mitakos contre des perles de verre bleu, hexagonales, « n'jimbou », monnaie plus divisible.

Un coin du marché, un grand, est réservé aux débitants de malafu; c'est le plus fréquenté et l'animation donne fort soif à ces moricauds car ils en boivent de larges lampées.

Tout le monde mange ou fume, les femmes ne quittent pas le brûle-gueule.

Les chefs se promènent, se pavanent, fiers d'un parasol multicolore, d'une étoffe nouvelle, voire même d'un vieux chapeau !

Au milieu de cette multitude j'ai grand mal à faire mes achats et suis volé indignement; pourtant, après de longues palabres, je parviens à trouver une gigue d'antilope, dont coût quinze francs; des poules à quatre francs cinquante centimes et une friture de poissons minuscules pour quatre francs! Ces prix traduits en prix d'Europe.

Ce n'est donc pas à Kienzo qu'il faut se rendre pour vivre économiquement.

Les emplettes terminées et notre curiosité satisfaite, nous nous disposons à achever notre étape; seulement les porteurs ne l'entendent



pas ainsi ; ni ordre, ni prière ne peuvent les faire démarrer. N'ayant aucun moyen d'action, il faut attendre leur bon plaisir.

J'avoue qu'en dépit des principes humanitaires, je leur administrerais volontiers une volée de coups de bâton! Mais ils laisseraient les charges en plan.

Cependant, à midi, nous sommes à Kendolo, munis du nécessaire pour organiser un succulent déjeuner, arrosé du traditionnel malafu, dont nous devenons aussi friands que les nègres.

Tout près du poste se trouve la tombe d'un officier belge, Puttevils. Tombe silencieuse et poétique, à l'ombre de deux palmiers. Nous allons la visiter, Fiévez dépose une couronne, envoi de la sœur de notre regretté camarade et nous nous retirons plutôt consolés que tristes... On devient philosophe ici !

L'étape suivante est splendide, nous suivons une crête parallèle au Congo, et, pour la première fois depuis Matadi, nous apercevons le fleuve, brillant entre les montagnes accumulées à l'infini.

Nous passons des torrents superbes ; des blocs de rocher, bouleversés comme par un cataclysme, sont minés, fouillés, contournés par l'eau bouillonnante. Le terrain devient de plus en plus plat, fort boisé. Dans les grands arbres, des légions d'oiseaux gazouillent ; moins poétiques, les toucans, au bec jaune, grotesque, jettent leur cri stupide.

A peine installés à Kimpika, trois chefs indigènes viennent demander notre appui ; ils se plaignent d'un quatrième chef qui leur aurait chipé deux de leurs fils. Palabre assez

embrouillée; comme nous n'avons ni pouvoir, ni mission pour intervenir, nous nous en débarrassons après une longue discussion, qui nous coûte le reste d'un cruchon de schiedam (préalablement allongé).

A quatre heures, en descendant vers le Congo, dont nous sommes assez près sans le voir, je traverse un village où je prends un croquis. Autour de moi, les indigènes s'amusent comme de petits fous à me regarder faire; deux seulement consentent à poser.

Je suis là, en pleine Afrique, le crayon comme lance, mon album



comme bouclier et tout seul, sans aucune inquiétude!

O! Tartarin, quelle déception, si tu avais pénétré jusqu'ici!

Les cases sont basses et noircies par la fumée d'un feu perpétuel. Au-dessus de l'unique entrée pendent les fétiches primitifs : têtes de poules, poissons, petit faisceau de baguettes, etc.

Voulant regagner le camp, trompé par les mille sentiers réunissant les champs de manioc, je me perds. Surpris par la nuit, ma situation menace de devenir grave, mes appels restent sans écho, j'erre sans idée de direction, m'égarant peut-être davantage; je songe à me préparer un gîte pour la nuit, mais je serais glacé sous mon léger vêtement.

Que faire?

La Croix du Sud, qui s'élève à l'horizon, est le salut; sans

hésiter, je la prends comme guide; butant contre les arbres, m'écorchant aux feuilles d'ananas, tombant dans les ruisseaux, allant quand même et rencontrant ainsi fatalement la route des caravanes, reconnaissable à sa largeur, double de celle des chemins indigènes. Pour comble de mésaventure, je la suis quelque temps en sens contraire. Soupçonnant mon erreur, je reviens sur mes pas et retrouve enfin mes compagnons, déjà inquiets de mon absence.

Nous convenons alors que des coups de feu seront tirés si, à la tombée du jour, l'un de nous n'était pas rentré. Cet indice m'eût évité une grande fatigue et une désagréable émotion.

A « l'Inkissi », où nous arrivons le lendemain, je constate qu'une seconde de mes malles a pris un bain. Le désastre est limité; mon linge a formé tampon. Mes pauvres malles, si belles jadis! Elles sont fourbues, bossuées, rouillées; solides, heureusement, pour ne pas être hors de service après tant d'épreuves.

A peine installés, arrivent un missionnaire et sa femme; lui est laid comme un nègre, elle me paraît une créature divine, avec ses beaux cheveux, flottant en blonde cascade. Nous offrons gracieusement la moitié de notre chimbèque et là se bornent toutes nos relations.

Pas communicatifs, les Yankees!

A Swengi, nouveau marché, moins important que celui de Kienzo, mais non moins amusant.

L'art du maquillage atteint un remarquable degré de perfection; les têtes reproduisent fidèlement des clowns ou des ballons vénitiens. Les cheveux mêmes sont empâtés de couleur !

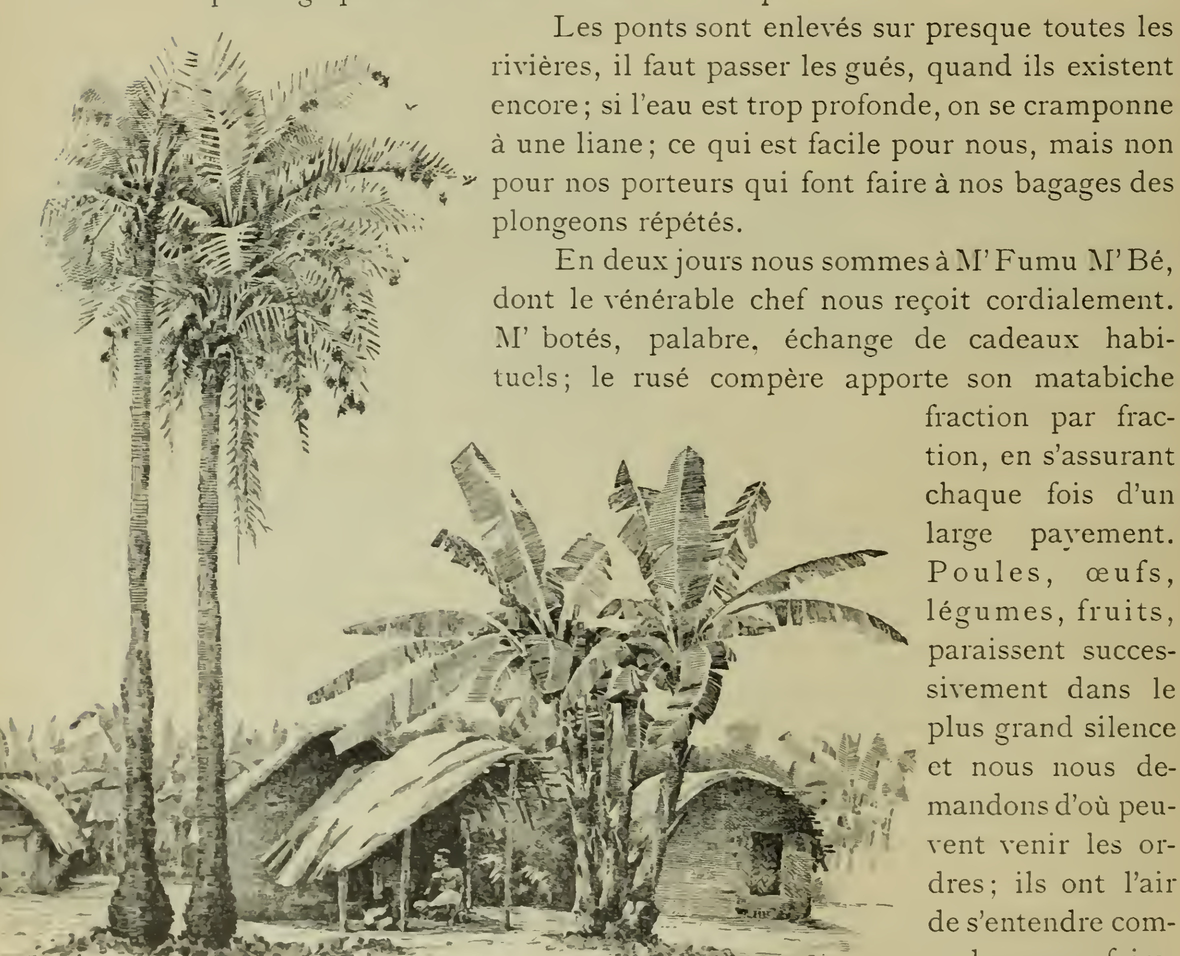
Les anneaux de laiton augmentent encore en nombre et en dimensions; des malheureuses sont déformées par ce poids de vieux cuivre.

Vu le luxe des marchands, les prix sont fabuleux; quatre œufs, les seuls figurant au marché, m'ont été vendus pour deux francs; il est vrai qu'ils contenaient des poussins!

Quel cataclysme la nuit! Le toit de notre abri, trop léger, laisse passer toute une tornade. Retraite précipitée de nos lits à la recherche des coins les moins menacés; en pans volants, les parasols ouverts, nous nous efforçons de protéger nos couchettes sous nos couvertures imperméables. Peine inutile, nous reposons dans un bain qui se prolonge pendant toute la durée de l'étape.

Les ponts sont enlevés sur presque toutes les rivières, il faut passer les gués, quand ils existent encore; si l'eau est trop profonde, on se cramponne à une liane; ce qui est facile pour nous, mais non pour nos porteurs qui font faire à nos bagages des plongeons répétés.

En deux jours nous sommes à M'Fumu M'Bé, dont le vénérable chef nous reçoit cordialement. M' botés, palabre, échange de cadeaux habituels; le rusé compère apporte son matabiche fraction par fraction, en s'assurant chaque fois d'un large payement. Poules, œufs, légumes, fruits, paraissent successivement dans le plus grand silence et nous nous demandons d'où peuvent venir les ordres; ils ont l'air de s'entendre comme larrons en foire.



Au milieu du village, deux palmiers sont habités par une colonie d'oiseaux jaunes tapageurs, détruisant toutes les feuilles pour en faire leurs nids. Il est remarquable que les arbres environnants n'abritent aucun de ces ménages ailés.

Un indigène se promène le front et les joues enduits de poudre de charbon de bois; il ne se trouve sans doute pas assez noir! Information prise, le moricaud s'est habillé de deuil.

« Sélembao », la dernière nuit sur la route de caravanes.

Cette fois enfin l'aspect de la région est tout à fait africain. J'avais renoncé à découvrir des fleurs, nous en trouvons beaucoup et de jolies; couvrant de grands arbres, ou modestes dans les herbes : des reines-marguerites jaunes, des gueules-de-loup bleues et de petites étoiles odorantes.

Au matin, passent cocassement de grands vols de perroquets; les pigeons verts, les pigeons communs, les tourterelles roucoulent dans les bosquets; invisibles dans les herbes, appellent les pintades et notre caravane s'augmente d'un singe « pain à cacheter », petit, petit, criant comme un oiseau. Il me coûte deux pièces de mouchoirs.

Nous allons quitter nos souliers de marche. Le moment est venu de résumer en deux mots cette fameuse route des caravanes, si calomniée. On ne doit pas la juger à la légère. Brisé par la fatigue, la chaleur; énervé par la longueur de l'étape, l'on n'est guère prêt à s'enthousiasmer! Mais quand le corps est reposé, quand vient l'oubli de toutes les misères, celui qui a su voir, fait amende honorable et il lui reste de ces vingt-cinq jours un émouvant souvenir, auquel s'ajoute la satisfaction d'un travail accompli, d'une lutte victorieuse contre le climat des tropiques.

Encore quelques kilomètres et nous serons à Léopoldville. La caravane est groupée, nous marchons allègrement; nos boys ont sorti leur « n' dimba », petit instrument de musique fait de lames élastiques fixées par une extrémité sur une boîte de résonnance; ils nous

précèdent en jouant des airs médiocrement variés, mais joyeux quand même.

« Kintamo, Kintamo! » cent fois répété par les porteurs. A nos yeux éblouis s'étalent le « Pool » immense, le haut Congo, le cœur du continent mystérieux; spectacle sublime qui m'arrache des larmes d'émotion.



HUITIÈME LETTRE.

Léopoldville.
Mai 1892.

. . . .

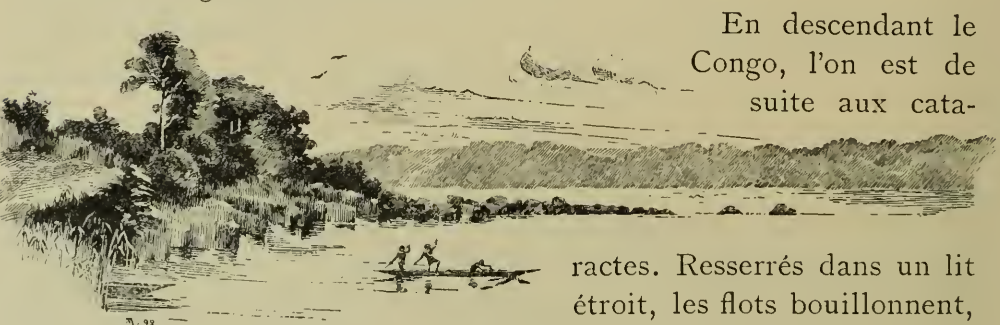
L'arrivée au Stanley-Pool, par la route des caravanes, est d'un effet magique; après ce long voyage entre les hautes herbes, franchissant la crête du mont Léopold, l'on se trouve brusquement dans une large avenue. Cette avenue plonge vers Léopoldville, visible tout entière, tandis qu'au-dessus de ses toits, le lac éblouissant se perd à l'horizon. Le pays est encore montagneux, mais la vallée si large que l'on découvre à peine l'autre rive.

Une double rangée de chimbèques, c'est le camp des soldats mariés; deux cocotiers, majestueuses sentinelles; trois marches à descendre et voici les habitations des blancs, en bois, coquettement séparées par des parterres fleuris. Plus bas, la salle à manger de première classe, une construction en briques et bois verni, très réussie; enfin, toujours à flanc de côteau, le quartier des agents de seconde classe et les magasins.

A droite, dans la vallée, le camp des soldats non mariés, les plantations, les jardins se terminant au fleuve où se trouvent les installations maritimes.

Ce n'est pas à Léopoldville que l'on compte faire aboutir le chemin de fer, aussi hésite-t-on à développer cette station qui, partageant le sort de Lukungu, serait déplacée pour être reconstruite à la tête de ligne, située en amont.

En descendant le Congo, l'on est de suite aux cata-



ractes. Resserrés dans un lit étroit, les flots bouillonnent, mugissent, se jettent avec fureur contre les rocs leur barrant le passage; faisant des bonds terribles, ils se brisent en poussière et vont mourir au loin entre les gorges sombres.

Si l'on remonte au contraire, quel enchantement de lumière; partout des percées brillantes, des îles aux pieds dorés, des roseaux souples ondulant sous la brise. Les gracieuses pirogues des « Batekés » sillonnent en tous sens la nappe merveilleuse du Pool.

L'on arrive ainsi à « Kinchassa », aux grands baobabs; ces géants disgracieux ont des troncs énormes; j'en ai vu, près des emplacements de la « Société anonyme belge » (S.A.B.), mesurant trente mètres de tour. Leur bois spongieux n'a aucune utilité; l'arbre mort, il disparaît rapidement, rongé par les intempéries. La nature se plaît ainsi

à détruire en quelques années ce qu'elle a mis des siècles à édifier.

La population Bateké s'étend le long des rives du fleuve jusqu'au delà du Kassaï, où elle se fond avec les peuplades Bayanzi. Vivant de pêche et faisant un grand commerce d'ivoire et de caoutchouc, elle sert d'intermédiaire entre les trafiquants du haut fleuve et ceux du moyen Congo, lesquels transportent ces marchandises à la côte.

Avant l'arrivée des Européens, la traite était fort en honneur dans la contrée, comme partout en Afrique, et l'on conçoit le mécontentement de « N' Ga Liéma », le puissant chef de Kintamo, quand il s'est vu gêné dans son honnête petit trafic! Stanley et ses successeurs ont eu pas mal de fil à retordre avec ce vilain moricaud, devenu maintenant aveugle et paraissant maté.

Les villages sont semblables à ceux que j'ai entrevus plus bas, cases éparpillées sans ordre, assez coquettement construites. Les tombes, de simples tumulus, sont élevées tout contre l'habitation du défunt.

L'industrie se résume en quelques poteries, un peu de vannerie et la fabrication de filets, nasses, etc.

Je trouve aux naturels une physionomie plus agréable que celle des noirs déjà rencontrés; peut-être leur coiffure, assez caractéristique, en est-elle la cause.

Le Congo est prodigieusement poissonneux; à Léopoldville, les Basokos, chargés de la pêche, rapportent journellement des monstres pesant jusque cent vingt livres, entre autres le « cat-fish », dont la chair est délicieuse.

Ces poissons sont une précieuse ressource; les vivres étant rares, par suite hors prix, la nourriture du personnel est un problème complexe. Costermans, l'ancien commissaire de district, avait été forcé d'organiser des chasses aux hippopotames qui

pullulent dans le fleuve. Un seul de ces animaux pesant douze cents kilos, on avait là un sérieux garde-manger!

La population blanche de Léo est toujours très grande car, outre le personnel permanent déjà nombreux, il y a les passagers destinés à l'intérieur ou à rejoindre la côte. Actuellement, nous sommes quarante-trois.

L'on attend parfois longtemps un départ de bateau, et c'est mon cas; ceux-ci ne sont pas encore en nombre suffisant pour desservir régulièrement l'immense bassin du Congo. L'Etat possède trois grands et plusieurs petits steamers; toute cette flottille a dû être transportée pièce par pièce; un grand steamer comprenant à lui seul plus de quinze cents charges, l'on peut se faire une idée du travail accompli.

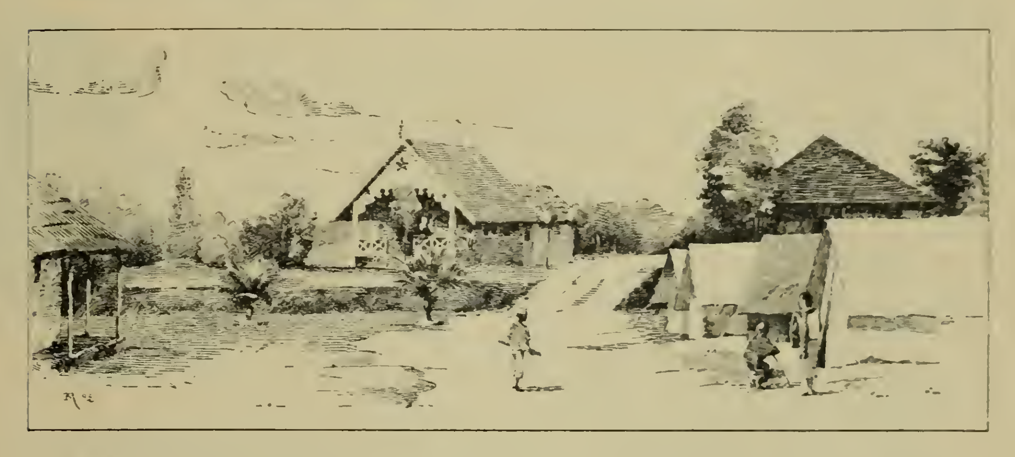
Plus que jamais l'on sent la nécessité du chemin de fer. Ce « bateau qui marche », comme disent les indigènes, ouvrira toute grande la porte de l'Afrique centrale, séparée du monde par une barrière redoutable; il déversera sans limite les produits européens. Le confort donnera aux blancs la santé et la santé la force. Que deviendra ce pays sous la conduite d'hommes valides, alors que ces mêmes hommes, malades, en ont fait ce qu'il est déjà!

Nous avons trouvé à Léopoldville d'excellents camarades : Rolin, commissaire de district; Franck, son adjoint; le docteur Drypont; Fays, percepteur des droits; le docteur X***; puis, comme militaires : Bierlaen, commandant la force publique de la station; Verstraete et Liégeois, en partance comme nous; enfin, nous suivant de peu de jours, est arrivé Poncelet, notre compagnon de traversée, toujours joyeux et bien portant.

Je suis heureux de rendre hommage à tous ces hommes de cœur et garderai le meilleur souvenir des quelques semaines que je passe au milieu d'eux.

Ma vie est très calme... J'attends. Mon crayon rend quelques

services. Drypont et moi avons produit chacun deux panneaux sur « américani », toile d'échange. Ces quatre tableaux ont inauguré, dans la jolie salle à manger, le premier salon de peinture du Congo; exemple pour nos successeurs!



Mon métier d'artilleur a été mis à contribution : j'ai réglé un canon Krupp, destiné à l'expédition de l'Uellé. Dix coups d'essai, tirés au grand effroi des nègres, ont fait retentir les monotones échos des rapides et j'ai gagné un grand prestige en maniant un fusil faisant tant de bruit.

Je chasse parfois, mais sans trop d'ardeur; en général, on ne rapporte que des fièvres de ces équipées. Fiévez, toujours heureux, a pourtant abattu, le jeudi saint, une belle antilope; sous peine de se gâter, la bête a dû être servie le lendemain et les plus fanatiques ne nous condamneraient pas s'ils avaient mangé pendant trois jours des boulettes de « corned-beef! »

En arrivant à Léo, j'ai été péniblement impressionné par un spectacle hideux. Un Bangala, coupable de brigandage, était pendu haut et court, servant d'exemple à ceux qui tenteraient comme lui d'attaquer les caravanes. Quelques jours après, deux de ses acolytes

ont été pris et jugés. Coupables d'un fait analogue, ils ont été fusillés; c'est plus propre que la corde. Ces peines peuvent paraître sévères en Europe; ici elles étaient méritées, non par la gravité du fait, mais par ses conséquences qui pourraient compromettre la sûreté de la route et empêcher tout ravitaillement.

La station a été cruellement éprouvée : deux agents sont morts de la fièvre en quelques jours. Des larmes me coulaient des yeux en suivant le convoi de ces victimes du devoir, convoi plus imposant que nos pompes les plus somptueuses. Ils reposent dans le petit cimetière, enveloppés du drapeau étoilé qu'ils ont fidèlement servi.

Passant des blancs aux noirs, je vais écrire quelques lignes sur nos dévoués serviteurs, ces êtres modestes à qui nous devons une large part de reconnaissance.

Le système de recrutement de la force publique de l'Etat est dans une phase d'évolution complète.

Jadis, l'on engageait à la côte des hommes depuis longtemps en contact avec les Européens; ces mercenaires, indispensables au début, sont destinés à disparaître. Peu à peu, gagnant la confiance des indigènes, ces derniers consentent à s'enrôler, d'abord dans les stations voisines de leurs villages, puis au loin, pour des termes variant de dix à trente lunes. Enfin, le rachat des esclaves assure un fort contingent annuel; ces libérés serviront pendant sept ans; une partie de leur solde, économisée par l'Etat lui-même, leur permettra alors de vivre en hommes libres. Et n'est-ce pas un des plus puissants moyens de civilisation que de semer partout, dans un avenir prochain, ces hommes faits à la discipline, au travail, comprenant nos mœurs et nos lois, servant d'exemple à leurs frères noirs qui, moins fortunés, vivent encore dans la barbarie et l'abrutissement?

De tous les soldats travailleurs, les plus remarquables sont, pour les étrangers : les Zanzibarites, devenant presque tous hommes de confiance; pour les Congolais : les Manyangas et les peuplades habitant

les rives du Congo, de l'équateur à Bumba, désignés improprement sous le nom de Bangalas.

Ces dernières races sont magnifiques, leur tatouage en crête de coq leur donnent un aspect des plus martial, et je sais des femmes de ce pays qui ont fait battre des cœurs de « visages pâles! »

Leur facilité d'assimilation intellectuelle, leur prodigieuse mémoire des lieux les rendent aptes à rendre de grands services sur les bateaux où ils sont mécaniciens ou pilotes. Sachez les manier, ils vous rendront des services étonnants, mais ne les abandonnez pas à eux-mêmes, ils pourraient abuser de l'honneur qu'ils ont de vous servir pour rançonner le pays.

Affreux cannibales chez eux, ils adorent la viande, qu'ils appellent « niama »; rien ne les rebute pour s'en procurer. Dernièrement, quelques Bangalas me conduisaient en pirogue à Kinchassa; longeant la rive, ils me signalaient continuellement du gibier, que je ne parvenais pas à découvrir dans les fourrés. Sur une branche émergeant de l'eau dort un petit crocodile; cette fois je l'ai vu et je tire; la bête, blessée, plonge... et avec elle tous mes hommes, qui la ramènent joyeusement, sans souci des autres crocodiles, si dangereux.

Autre exemple : Etant au port de Léo, ils croient voir un hippopotame mort emporté vers les rapides; sauter dans une pirogue et faire force de pagaies vers la masse flottante fut l'affaire d'une seconde. Malheureusement pour eux, ils s'étaient trompés et avaient risqué d'être engloutis pour un paquet d'herbes pourries.

—Sail, Ho! Sail, Ho!...

Un point noir grandit là-bas, un coup de sifflet strident, tout le monde court au port pour voir arriver la *Ville de Verviers*, ramenant Paul Lemarinel, le célèbre explorateur du Katanga.

Retour émouvant, presque tous ceux que ces bateaux ramènent

ont fait un long terme au cœur de l'Afrique et semblent enveloppés du mystère que les néophytes sont si impatients d'éclaircir!

Ladam, Liégeois et moi, partirons sous peu pour Zongo; nous faisons nos préparatifs.

— Sail, Ho! Sail, Ho!

La *Ville d'Anvers* revient après deux mois d'absence. Contre-ordre est donné, nous monterons à son bord jusqu'à l'Equateur, où nous attendrons la *Ville de Verviers*, qui nous mènera à l'Ubangi.



NEUVIÈME LETTRE.

A bord de la VILLE D'ANVERS.
Entre Léopoldville et l'Equateur.
Mai 1892.

. . . .

Le jeudi 11 mai, à dix heures du matin, je prends passage à bord de la *Ville d'Anvers*.

Nous sommes onze passagers, dont cinq officiers : Fiévez, Ladam, Verstraete, Liégeois et moi ; six sous-officiers. En plus cinquante soldats Elminas, destinés à l'expédition Van Kerckhove (V.K.H.).

Le personnel du steamer se compose de trois blancs : le capitaine, Shoenberg, son second et le mécanicien; environ cinquante noirs employés comme boys, pilotes, machinistes, chauffeurs, ou à faire le bois aux haltes journalières.

Nous transportons douze cents charges, Tomy et mon singe.

Quelques femmes nous accompagnent; elles trouveraient peu galant de les citer en dernier lieu si elles n'étaient très occupées à recevoir les hommages de nos nombreux moricauds!

Le départ est aussi joyeux qu'émouvant. Pendant notre long séjour à Léo, nous nous sommes parfaitement entendus avec les agents de cette station; l'entrain, la gaîté, enfin l'Afrique elle-même ont vite

noué des liens de sympathie; aussi, ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous nous séparons pour si longtemps. Non seulement les blancs, mais les noirs sont à la rive, y compris tous nos braves petits boys, alignés militairement.

Le troisième et dernier coup de sifflet déchire l'air, les ancres sont levées, en route pour le grand voyage!...

« Hourrah! Hourrah! » Les mouchoirs s'agitent, les noirs font



entendre leurs lents et vibrants adieux, les boys saluent militairement et Léopoldville s'enfonce dans le passé.

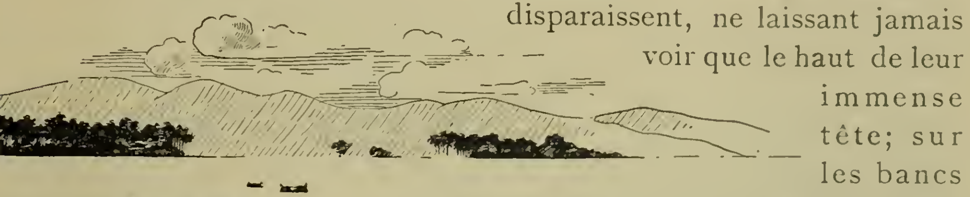
La *Ville d'Anvers* gagne majestueusement le large, sa grande roue battant l'eau, tandis qu'à l'avant deux Bangalas, la gaule à la main, sondent méthodiquement les fonds.



Le fleuve est encore étroit; mais après avoir dépassé la « pointe Callina » aux dangereux tourbillons, il se montre dans toute sa grandeur, se perdant dans les montagnes bleues, parsemé d'îles verdoyantes, dont la note sombre fait ressortir davantage l'éclat de la lumière.

Voici Brazzaville, le camp d'instruction et la S.A.B. de Kinchassa; un arrêt dans ces deux dernières stations pour prendre le courrier, puis nous entrons dans la partie sauvage du Pool.

Des hippopotames, par groupes de cinq ou six, paraissent et disparaissent, ne laissant jamais voir que le haut de leur immense tête; sur les bancs de sable et dans les roseaux des iles basses, se pavanent des échassiers parmi des oies, des canards, des bécassines.



Comment rendre l'impression éprouvée au milieu de cette féerie : les îles succèdent aux îles, se fondent et se transforment; les horizons se perdent, noyés dans les brumes aux tons pâles; trônant dans le ciel limpide, le soleil accroche partout ses rayons étincelants. C'est un rêve qui passe, trop sublime pour que l'homme ose lui arracher le secret de sa beauté.

Vers trois heures, nous relâchons à « Kimpoko », village et mission. Rien de particulier, sauf les missionnaires, des héros, qui vivent, ou plutôt meurent, de leurs propres ressources, sans aucune aide venue d'Europe.

Les rives se resserrent, les montagnes grandissent à nos yeux, c'est l'entrée du Pool d'un grandiose indescriptible!

Nous croisons la *Ville de Paris*, S. S. français revenant du Kassaï, qu'il n'a pas su remonter.

Vers cinq heures, nous arrêtons pour la nuit. En un instant le bateau se vide, les hommes se répandent dans la forêt, qui retentit bientôt sous les coups de cognée et le craquement des branches mortes abattues.

Après le diner, auquel je fais honneur avec mon appétit habituel,

nous nous réunissons sur le pont pour déguster le café. Je fume délicieusement un de mes derniers cigares... Hélas!



La soirée est superbe, la lune éclaire doucement la profonde vallée du Congo; sous bois, les feux jettent des lueurs mélancoliques; nous n'osons élever la voix, craignant de troubler le silence infini.

Loin des savanes, les grillons ont disparu, avec eux leur strident concert nocturne.

Très tard, je gagne ma cabine et m'endors bercé par des songes étoilés comme le beau ciel des tropiques.

Quelques lignes pour présenter notre maison flottante : c'est un bac à vapeur, à deux étages: la coque, faite de compartiments étanches, contient les charges; le pont inférieur porte la chaudière, la machine, la cuisine; les noirs s'y entassent pendant la marche du steamer. Sur le pont supérieur, réservé aux blancs, sont des cabines que les plus anciens se partagent; les autres couchent où ils peuvent et je dois avouer que leur sort n'est pas enviable.

La nuit est bonne, je parle en égoïste, car les voyageurs moins bien partagés ont essuyé une tornade épouvantable.

Le Congo coule toujours entre des montagnes hautes et couvertes de forêts. Nous dépassons la *France*, S. S. français, puis rencontrons des pirogues de commerçants indigènes.



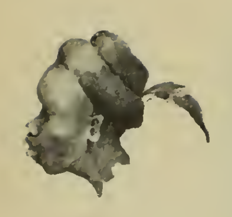
Assis dans un confortable pliant, je regarde se dérouler le paysage; dessinant, lisant de vieux journaux. Parfois un oiseau est signalé, je bondis sur mon fusil et régulièrement j'arrive trop tard.

Le soir, il pleut.

Le pays devient moins montagneux et moins boisé, les palmiers « boratius » couvrent les iles basses; ils sont très beaux quand la récolte de malafu ne les a pas épuisés. Sur l'eau, une plante verte, pareille à la fleur du nénuphar, grandit emportée par le courant et va mourir au loin, brisée dans les cataractes... Etrange sort!

Fiévez a monté des lignes, et nous pèchons avec ardeur, dès que le bateau s'arrête; retour vers la jeunesse! Le poisson mord ferme; il casse tout d'abord tous les engins perfectionnés et finit par se laisser prendre à l'aide d'une vulgaire ficelle et d'un hameçon. Sept à huit grosses roches ainsi réunies paraissent au souper.

Le lendemain, nous relâchons chez le très célèbre « Gobila », au village Bateké de « M' Suata ». Les chimbèques sont élevés au milieu d'enclos entourés de palissades légères ; des bananiers, des papayers, peu de palmiers, des cultures de choux et autres légumes indigènes mêlent leur fraîche verdure aux tons dorés des toits de chaume. La population semble très dense et conserve la coiffure caractéristique dont j'ai parlé précédemment. Les maquillages sont toujours originaux; il paraît que ceux-ci ne sont pas seulement le résultat de l'imagination inventive des noirs mais qu'ils ont tous une signification. Et je reste rêveur en contemplant une femme, la joue droite peinte en jaune, le front bleu, un œil blanc et le ventre orné de cercles multicolores ??...



Le plus curieux type du village est certainement « Papa Gobila », le plus grand chef de la région; il possède de nombreux villages et exerce une grande influence. Cette influence il l'a toujours employée à soutenir l'Etat ; aussi, le Roi Souverain lui a-t-il conféré une médaille d'or grand module, qu'il porte fièrement suspendue à un ruban bleu étoilé.

Au physique, un gros brasseur des Flandres, énorme et joyeux; pesante majesté, rigolant comme un enfant.

Chaque fois qu'un bateau de Boula-Matari passe par chez lui, il vient à bord, accepte volontiers un verre de genièvre, mendie et



fraternise très cordialement avec des petits cris de biche effarouchée.

Le capitaine lui a donné un vieux veston blanc, un fusil à pierre, des sonnettes et des miroirs. De son côté, il a fourni des vivres.

Personnellement, j'ai acheté un régime de bananes, des oranges très grosses, trop amères pour être mangeables et des papayes, fruit précieux, car il est très sain.

Après M' Suata, nous passons « Emali », poste abandonné à l'embouchure du Kassaï; « Berghe-Sainte-Marie », mission catholique, où nous trouvons le prince de Croy et un père, très aimables; puis traversons le fleuve pour camper à proximité d'une forêt abondante en bois mort.

Le Congo nous défile toujours ses rives enchanteresses; après la



ravissante mission de « Thoumbiri », nous voyons de nombreux villages sur la rive de l'Etat (la rive française n'est guère peuplée). Le fleuve s'élargit et forme un nouveau pool, plus beau, si possible, que le premier; paraissant d'autant plus vaste que les bords n'en sont pas montagneux.

Nous stoppons au bord d'une île et, malgré la pluie, je prends mon fusil et vais à la recherche « d'oies de Guinée », que nous avions

aperçues tantôt barbotant dans les criques marécageuses; je parviens à en abattre trois, dont deux se perdent, mais celle qui reste nous donne un rôti succulent.



Le Congo est large, très large; nous serpentons entre les bancs de sable, toujours peuplés d'oiseaux nombreux et sur lesquels dorment, la gueule large ouverte, quantité de crocodiles.



« Bolobo », mission importante, village énorme, qui s'étend sur plus de deux milles et n'a pas cinq cents mètres de profondeur. Les chimbèques sont de vrais bijoux; des hangars servent de lieux de réunion aux indigènes qui s'y tiennent pendant le jour pour travailler, fumer, boire ou dormir, ce qui est leur principale occupation.



La race Bayanzi ainsi que les Batekés et les Bas-Congos s'ornent de peintures artistiques; je remarque des monocles et sur les paupières de petites lignes blanches, verticales, d'un goût parfait!!!



Epingles de fer ou de cuivre, plumes, colliers témoignent de la richesse de ces naturels. Les enfants surtout sont chargés d'oripeaux de toutes espèces. Les armes sont nombreuses et d'origines diverses; je ne pense pas qu'ils en forgent beaucoup eux-mêmes.

Après Bolobo, nous arrêtons à « Loukoléla », encore une mission et un important village; les habitants sont plus hospitaliers et non moins grotesques; ils vendent de meilleure grâce, principalement du tabac, serré en rouleaux valant de trois à cinq mitakos. Les coiffures sont d'une grande variété, et les tatouages du corps fort nombreux.



Les vêtements se résument en pagnes d'étoffes indigènes, si bien tressées qu'il faut les voir de près pour les reconnaitre des produits européens.

La rive est toute garnie de villages souvent cachés derrière un rideau d'arbres; les paysages sont merveilleux, la grande forêt équatoriale couvre tout le pays, orgueilleuse dans sa puissante végétation.

Comment détailler, au jour le jour, ces scènes si semblables et cependant si captivantes? Ce n'est plus un fleuve, c'est une nappe d'eau infinie, parsemée d'îles et de bancs de sable, exhubérante de vie. Nous passons devant l'embouchure de l'Ubangi, peu reconnaissable des chenaux du Congo.



Voilà treize jours que nous voyageons, nous sommes près de l'Equateur; tantôt nous serons au chef-lieu de district. Une animation extraordinaire règne à bord.

Les Bangalas sont en toilette de fête, d'immenses tambours, disposés à l'avant du

steamer, accompagnent leurs chants cadencés, mélopée étrange en l'honneur du blanc. Nous passons sous la ligne, fêtée par un spectacle bien différent de celui que nous ont donné les marins de l'*Akassa*.

Voici Equateurville, nouvelle étape vers le cœur de l'Afrique!



DIXIÈME LETTRE.

Equateurville.
Mai-juin 1892.

. . . .

Une manœuvre prudente, la passerelle est jetée, nous descendons à Equateurville, où huit à neuf blancs nous reçoivent. A la tête de ceux-ci se trouve Lemaire, un camarade de régiment.



Je suis frappé du changement physique de ce brave garçon, que j'avais vu partir, trois années auparavant, frais et rose comme une jeune fille (voir portrait). Ses traits se sont accusés, son teint a pâli et une moustache effilée garnit sa lèvre supérieure. On aurait tort de se le représenter d'après l'aspect de la photographie que j'en donne; une défroque des plus nègre lui sert de vêtement..., les grands faiseurs sont rares dans ce pays!

Il ne m'appartient pas d'analyser les immenses qualités de mon copain, le poste d'honneur qu'on lui a confié et qu'il occupe depuis un an en dit plus que les phrases modestes que je pourrais écrire.

Le district de l'Equateur, que Lemaire a eu la mission d'organiser, est tout récent, quoique le poste

d'Equateurville soit un des plus anciens du Haut-Congo; il est très grand et comprend des populations turbulentes et fort cannibales.

La station se compose de deux parties : le quartier des blancs et le camp d'instruction; au delà, la factorerie de la S. A. B. Tout autour un rideau d'arbres, la forêt enchevêtrée.

Les parois des maisons sont faites de bambous placés jointivement; c'est propre et frais au début, mais les insectes ont bientôt exercé leurs ravages et abîmé ce joli travail. Les toits, fabriqués en feuilles de palmier tressées régulièrement, subissent le même sort que les bambous et doivent être renouvelés fréquemment.

En arrière des habitations, les vastes terrains défrichés promettent de belles plantations.

Le camp, commandé par De Bock, également officier belge, est destiné à donner l'instruction militaire à cinq cents hommes; il est admirable de voir manœuvrer ces sauvages d'hier avec une précision et un goût dignes de nos petits « pioupious ». Fiers du fusil qu'on leur confie, ils tiennent à pouvoir s'en servir et le conservent avec un soin jaloux.

Equateurville va se scinder en deux parties : le camp d'instruction conservera ses anciens emplacements; le chef-lieu de district sera reporté en amont, au confluent du Rouki, et s'appellera Coquilhatville.

Cette nouvelle station promet merveille; exécutée d'après un plan, ce qui n'est généralement pas le cas, elle permettra une extension illimitée. Ce plan, proposé par Lemaire, a été adopté par le gouverneur général et doit être exécuté dans tous ses détails.

Il est regrettable que les anciens postes n'aient pas été conçus dans l'idée d'agrandissements probables; on se heurte actuellement à une foule d'obstacles; les arbres importés surtout, trop précieux pour

être abattus, sont terriblement gênants lorsqu'ils se dressent en plein milieu d'une avenue ou devant la porte d'une maison.

Mais il a fallu faire école et les premiers pionniers avaient d'autres soucis; à leurs successeurs de profiter de l'expérience acquise.

A Coquilhatville, les maisons sont en planches, vastes et bien comprises; personnellement, j'aurais préféré les briques. Le sol est remarquablement fertile, le climat humide; à ces éléments naturels, s'il vient s'adjoindre l'activité d'un homme donnant tous ses soins aux cultures, l'on peut augurer des résultats surprenants. Déjà Lemaire me montre et me fait goûter une série de fruits dont je n'ose entamer la longue nomenclature; au premier moment je fais la grimace, mais il est si convaincu, que je finis par les trouver délicieux!



La *Ville d'Anvers* repart après deux jours d'arrêt. Je me sépare de Fiévez, de Verstraete et de Ladam, pour rester ici avec Liégeois et attendre un bateau qui nous conduise à Zongo. Ladam ira rejoindre l'Ubangi par la route Ibembo-Djabbir.

Malgré notre joie apparente, nous sommes très émus. Ces « au revoir! » si souvent répétés ne sont-ils pas un « adieu? »

. . . .

Les magasins d'Equateurville n'ont jamais été riches en vivres d'Europe. Il me revient que jadis, quand on rôtissait une poule au beurre, c'était à l'aide d'un pinceau que s'étalait la précieuse conserve. Dans des temps moins prospères encore, la boîte de beurre pouvait être regardée, par tous les agents, une fois par semaine!

Actuellement, la situation est meilleure, sans être brillante, mais l'expérience du chef supplée à cette insuffisance.

L'huile de palme, les graisses de bouc châtré, de chèvre ou de poule servent à préparer les mets. A la farine de froment, on mélange

celle du sorgho, ce qui nous donne chaque matin un pain savoureux. Pour sucrer les desserts et le thé, on emploie le jus de canne à sucre; sans être difficile, cette mélasse me paraît abominable.

Ne parlons pas du vin, depuis un mois j'ai oublié ce que c'était. On lui substitue le « massanga », bière de canne à sucre, boisson moins agréable que le malafu.



Les naturels, voisins de la station : Wangatas, Macoulis, Bandakas, ont leurs villages s'étendant successivement le long de la rive jusqu'à Coquilhatville. La race est belle; ils ont comme tatouage celui des Bangalas, peu accentué; sur le corps, une quantité de dessins d'ornement ou rappelant toutes les phases de leur vie. Les coiffures sont variées, compliquées de tresses graisseuses,

garnies de peaux, plumes, épingles. Sauf le n'goula, les bariolages tendent à diminuer. Le costume est toujours le pagne, mais assez court et bordé de franges; l'usage le rend d'un rouge crasseux. Jambières, bracelets, colliers, agrémentent le corps des femmes. Certains colliers sont très lourds; des auteurs les estiment à trente kilos; je crois ce chiffre exagéré!

Les hommes sont armés d'un couteau caractéristique, de lances, harpons ou de jolies sagaies et défendus par des boucliers d'un travail remarquable. Ces boucliers sont tressés par les populations intérieures, tandis qu'ils forgent eux-mêmes une partie des armes et autres objets de fer ou de cuivre.

Ces forgerons sont souvent des hommes importants; les plus adroits, des esclaves Mongos, viennent des rivières de l'Equateur; ils possèdent le soi-disant fétiche qui permet d'exercer ce métier, et les non initiés sont convaincus qu'il serait impossible de leur faire concurrence.

Pour allumer les feux, s'ils n'ont pas de charbon incandescent, ces mêmes Mongos frottent deux morceaux d'un bois spécial l'un contre l'autre. J'ai essayé, mais ne suis arrivé à échauffer que moi!

Les féticheurs ont un énorme pouvoir et peut-être une certaine science, puisque des blancs ont eu recours à leurs remèdes; ils se vendent au plus offrant et me font songer aux augures qui ne pouvaient se regarder sans rire.

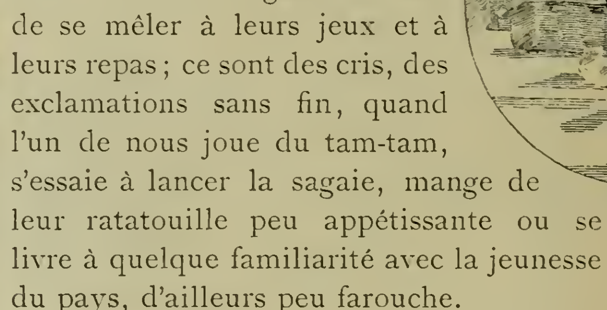


Les danses sont très curieuses, accompagnées de chants, du « tam-tam », du tambour, de coups de baguettes sur un corps dur quelconque, de battements

des mains, bref, du plus de bruit possible; elles comportent toujours des mouvements de ventre effrénés, fantastiques. L'exécutant, ou plutôt la victime, car cela doit être terriblement fatigant, se peint d'une façon spéciale, s'affuble si bien de feuilles, de peaux, d'étoffes, que l'on ne saurait dire où est l'homme ou la femme au milieu de ce chaos mouvant.

Suivant les circonstances, les danses varient : danses de fête, de guerre, de mort, etc..., mais bien malin est le blanc capable de distinguer ces sarabandes l'une de l'autre.

J'accompagne souvent Lemaire dans ses tournées chez les indigènes; on s'y promène en paix comme dans les rues de Bruxelles. Rien ne met les moricauds en gaieté comme



de se mêler à leurs jeux et à leurs repas; ce sont des cris, des exclamations sans fin, quand l'un de nous joue du tam-tam, s'essaie à lancer la sagaie, mange de leur ratatouille peu appétissante ou se livre à quelque familiarité avec la jeunesse du pays, d'ailleurs peu farouche.

Les mœurs et la pudeur, telles que nous les entendons, sont inconnues; il n'est pas de femme fidèle, à notre point de vue, et, pour trois mitakos (valeur trente centimes), pas une ne résiste! A moins d'être *très neuves*, les noiraudes sont si laides que c'est encore trop cher!

Ce matin est arrivé un steamer de la S. A. B., le *Roi des Belges,* se rendant aux Falls..... Un lointain coup de sifflet, les cris des noirs : « Sail, Ho! Sail, Ho! »

puis le tam-tam et les chants de l'équipage annoncent le bienvenu, qui paraît bientôt, doublant une pointe au sud de la station.

Une seule chose m'a occupé, c'est le dépouillement du courrier. Ces chères petites pages, échos du Pays, sont le meilleur remède à toutes nos misères! Elles sont lues et relues, pas un détail qui n'ait sa valeur, pas une nouvelle qui ne soit intéressante.

Une flottille déjà conséquente sillonne le Congo. Le passage d'un bateau est toujours un joyeux événement, souvent une déception; dès qu'il est signalé, branle-bas général. S'il vient du bas, que de suppositions, que d'espérances; chacun énumère les douceurs qu'il compte recevoir par « colis-postaux » ; les uns attendent du matabiche, liqueur quelconque; les autres, des cigares, des cigarettes, du tabac. Une fois les sacs de la poste débarqués... Rien! Le soir, l'apéritif est encore le soleil couchant; seule, la fumée de nos illusions couronne nos repas.

Cela n'enlève heureusement rien à notre bonne humeur; nous rions de la misère et choquons nos verres d'eau limpide comme des coupes remplies du meilleur « Rœderer! »

En général, je trouve le confort plus grand que celui espéré; les privations ne sont pas réelles pour ceux qui comprennent les difficultés de transport et savent apprécier les compensations que donne une large vie d'aventures et d'indépendance!

Le chasseur le plus difficile aurait ici de quoi se contenter. Les oiseaux sont extrêmement nombreux : depuis les petites « hirondelles de rocher » jusqu'aux ridicules « marabouts », toute la gamme y est. Les bois contiennent des bandes de singes variés; j'en ai déjà noté onze espèces et ne dois pas être au bout de ma liste.

Si les cartouches n'étaient si précieuses, l'on

pourrait avoir chaque jour du gibier, mais il faut se montrer économe et les réserver pour les cas de disette extrême.

Plus sérieuses seraient les expéditions contre les éléphants, les buffles, les antilopes, les léopards, les cochons sauvages, les chacals; mais je n'ai pas le feu sacré des Hanolet et des Gorin pour tenter de pareilles aventures!

Les excursions instructives faites avec Lemaire et les multiples événements de la vie africaine me donnent déjà assez de distractions. Parmi celles-ci, j'ai la chance d'assister à un enterrement de chef, cérémonie des plus suggestives!

Dernièrement, nous avions été voir travailler à la fabrication d'un cercueil, sous bois, à vingt minutes des lieux habités. C'est de l'inhumation du particulier auquel ce cercueil était destiné que je vais parler. Le macchabée attendait depuis deux mois, dans son chimbèque, que ses amis lui aient sculpté ce qu'ils appellent sa dernière boîte. Pour le distraire, on le fumait soigneusement en chantant des mélopées larmoyantes.

Tout est prêt, la dite boîte est apportée; elle est analogue à celles de nos pays, mais munie de cornes, garnie de pièces de bois représentant une mâchoire de crocodile, un fusil, un couteau et un oreiller, couverte de couleur rouge pointillée de jaune et de blanc.

Les indigènes se sont mis en toilette de circonstance. Deux hommes chargent la caisse vide sur leur tête et la promènent fièrement, suivis de toute la population du village; leur marche est si rapide que nous avons peine à la suivre.

Arrivé devant la maison du commissaire du district, le cercueil est déposé; les femmes exécutent les danses d'enterrement, accompagnées de chants, de tam-tam et de tambour. Cette chorégraphie fantaisiste s'interrompt; une soliste, la diva de l'endroit, entame une complainte, long récitatif suivi de chevrotements, repris en chœur puis interrompu par des cris aigus. Voici la traduction d'une

partie de cet interminable morceau d'improvisation : « Le chef est mort; il était très riche, buvait beaucoup de massanga; le blanc va nous donner des mitakos pour que nous puissions boire aussi du massanga, ce qui fera plaisir au mort. Le chef avait de belles étoffes;



le blanc va nous donner aussi de belles étoffes, etc., etc... » Il y avait beaucoup de choses à demander, car cela durait, durait!...

Nécessairement, Lemaire distribue une centaine de mitakos et des bibelots à la foule.

Le cortège se retire; le cercueil est porté dans la demeure du défunt, où la mise en bière est faite au milieu des lamentations forcées de son entourage.

Nous pouvons, par exception, assister à l'enfouissement; de grandes nattes protègent cette opération contre les regards indiscrets.

Un chef prend la parole et dit : « Le blanc voit que nous ne tuons plus de femmes ni d'esclaves; pourquoi nous empèche-t-il

alors d'en acheter pour notre service? » Un premier pas est donc fait : l'abolition des sacrifices humains; le second, la suppression de la traite, est en bonne voie; c'est fatalement le plus difficile.

— Sail, Ho! Sail, Ho!

Voilà poindre la *Ville de Verviers* qui doit me conduire dans l'Ubangi. J'ai passé cinq semaines à l'Equateur; mais ne les considère pas comme temps perdu. Suivant et observant Lemaire dans toutes ses relations avec les indigènes, étudiant les détails de sa station, j'emporte un bagage de connaissances utiles que je compte bien mettre à profit.



ONZIÈME LETTRE.

A bord de la VILLE DE VERVIERS.
Entre l'Equateur et Zongo.
Juin-juillet 1892.

. . . .

Je suis à bord de la *Ville de Verviers*, un petit steamer à hélice; mes compagnons de route sont : le commandant du génie Balat, destiné à prendre le commandement de l'expédition de l'Ubangi; Grillet, agent de la S. A. B., et le mécanicien faisant fonctions de capitaine.

Le personnel noir se compose de huit Bangalas, les boys et dix soldats.

Nous remorquons une baleinière chargée.

Quittant Equateurville, où reste Liégeois, faute de place, nous descendons le fleuve jusqu'à l'embouchure de l'Ubangi; voyage entre les îles sans événements particuliers; le soir, nous stoppons; une tente est dressée, j'y logerai avec Grillet, un gentil garçon; la cabine du bateau est occupée par le commandant et le mécanicien.

Ces chaloupes à vapeur, jaugeant à peine trois tonnes, sont loin d'offrir le confort des grands steamers; cependant, en artiste, je les trouve plus agréables; ils permettent de longer les rives, de s'arrêter plus souvent; bref, de vivre plus intimement avec le pays qu'ils parcourent.

Les moustiques sont nombreux, et ma nuit est agitée; je transpire, je transpire!!... Au fait, ce serait bien ce traître de petit clairet portugais, revenu dans ma coupe après deux mois d'absence.

En route, au lever du jour. L'eau change de couleur; au jaune purin du Congo succède une teinte grise plus propre; la vitesse du bateau se ralentit; nous sommes sur l'Ubangi.

Des îles, toujours des îles, couvertes de forêts, séparées par des chenaux larges parfois de deux kilomètres. Les lianes donnent à la verdure des airs de cascades; de nombreux palmiers dressent leur tête gracieuse; contre la rive, se baignant dans les flots, des buissons chargés de fleurs nous envoient leurs bouffées odorantes. Nature d'un charme étrange, mélancolique, que nous contemplons silencieusement.

Un pavillon tricolore flotte joyeusement au-dessus d'un village de la rive française; nous le saluons et abordons pour acheter des vivres. La réception est bonne, mais le chef, ayant offert deux poissons, nous dit des sottises parce que le cadeau en retour est trop mince. Nous sommes sur le territoire de la République; il faut être large et payer cent vingt mitakos ce qui en vaut soixante.

Tandis que le commandant parlemente, je me mets en route avec un pot de sel et ai un succès fou! Les nymphes des Folies-Bergère ne m'auraient pas plus cajolé que ces grimaçantes négresses; mes pincées

de la manne précieuse tombent comme des louis d'or; les jeunes filles avancent leur torse nu, ayant remarqué, les coquines, que je donnais volontiers pour indemniser d'une petite privauté; deux d'entre elles saisissent chacune un poil de ma barbe d'une main et tendent l'autre pour mendier, tout en riant et racontant des histoires auxquelles je ne comprends rien. Bref, avec une demi-livre de sel, j'achète trois poules, quatre œufs et fais la conquête de vingt femmes magnifiques ?

Quand le steamer reprend sa marche, tout le village exécute la danse du ventre... et moi aussi!

Le mécanicien tue un singe d'un coup d'albini; j'admire une fois de plus les Bangalas sautant à l'eau pour aller le chercher et le ramenant en quelques minutes d'une forêt inextricable.

Le lendemain, nous arrivons à une grande agglomération Mobangi, de la rive de l'Etat. Les indigènes sont accueillants, mais refusent de vendre des vivres; j'essaie encore une petite distribution de sel et en suis pour mes frais, n'obtenant ni œufs, ni poules, rien que des sourires, médiocrement utiles!

Pendant deux jours se succèdent de nombreux villages ayant tous le même aspect : une éclaircie, des chimbèques entre les bananiers, l'accès barricadé du côté de la rivière. Les natifs, impassibles, nous regardent; ils sont armés de lances et de sagaies, peints au n'goula et ceints du pagne rouge dont j'ai parlé à l'Equateur.

Fréquents arrêts pour essayer de nous ravitailler; peine inutile, ils ne veulent pas vendre, et, à toutes nos sollicitations, répondent « té », non, avec leur flegme habituel.

Exaspérés, nous nous vengeons en leur jouant un vilain tour. Tantôt, pendant une palabre, deux esclaves se sont approchés, demandant en secret de les sauver de la marmite; ils doivent être immolés le soir même. La réponse ne se fait guère attendre; mais, n'ayant pas la force, il faut employer la ruse et nous complotons un enlèvement qui se fait, une centaine de mètres en amont, avec une

dextérité remarquable. Je m'attendais à une explosion de joie, à des élans de reconnaissance de la part de nos deux libérés; ils n'ont pas même l'air ému et vont s'installer près de leurs frères noirs comme si rien ne s'était passé.

La rivière s'élargit encore; sur les bancs de sable à fleur d'eau dorment de monstrueux crocodiles; nous ne parvenons pas à en tuer un seul. Avec les plaines d'herbes se montrent les hippopotames ; on les voit au loin par bandes de quarante, cinquante, chauffant au soleil leur panse rebondie; à l'approche du steamer ils gagnent leur humide élément, et, lorsque nous passons, leur tête seule paraît et disparaît lentement. Nos balles n'ont pas plus de succès que sur les crocodiles; il est vrai que nous ne chassons guère sérieusement; le commandant a des raisons pour atteindre Zongo le plus vite possible, aucune minute n'est à perdre.

Nous filons bon train, faisant nos dix lieues par jour. Seulement nos femmes manquent de vivres, ce qui risque de nous causer de grands retards.

Les indigènes refusent toujours de vendre leurs chikwangues et leur bananes; parfois même, ils sont en armes à notre arrivée; devant notre attitude pacifique ils déposent les lances mais n'apportent néanmoins que quelques poules, insuffisantes pour nourrir notre personnel.

Nous ne savons à quoi attribuer cette obstination; ces sauvages déroutent toutes nos conjectures par des explications impossibles. A la sempiternelle demande faite à deux noirauds, seuls devant les chimbèques d'un village, ceux-ci répondent que tout le monde est mort de faim, qu'eux seuls survivent à la famine. Arrive maladroitement un troisième moricaud; les premiers ne se déconcertent pas et manifestent un grand étonnement en le voyant!

Cependant la réserve du garde-manger est épuisée. Dans un court conseil de guerre, nous décidons que si, au prochain arrêt, on refuse

encore des vivres, ils seront pris de vive force. Il n'a pas fallu recourir à ce moyen extrême et impolitique, nos hommes ont enfin trouvé à acheter des bananes aux habitants d'un village de l'État, à première vue assez rébarbatif. Des mâchoires de crocodiles ornent le toit des chimbèques, des montagnes de têtes d'hippopotames et d'éléphants garnissent les places publiques, une partie de squelette humain est pendue à un arbre!

Nous quittons les Mobangi pour les N'Gombés, une race puissante occupant une grande partie du territoire à l'est de l'Ubangi, et, deux jours plus tard, nous arrivons à une première série de villages, s'étendant sur trois ou quatre kilomètres de longueur. Vus de la rivière, ils sont merveilleux: des arbres immenses (figuiers sycomores, je crois), sous lesquels cent hommes tiendraient à l'aise; des bananiers clairs, devant la sombre forêt; des cases timides, laissant entrevoir leurs toits; tout cela perché sur une muraille éblouissante aux dentelures de plantes grimpantes.

Les noirs, peu farouches, garnissent la berge; à peine débarqués, ils nous entourent à distance respectueuse; s'enhardissant, les hommes, les femmes, puis les enfants, s'approchent afin d'examiner de plus près ces voyageurs fantastiques; à chaque mouvement un peu brusque, ils reculent terrifiés mais reviennent aussitôt riant de leur frayeur.

Les N'Gombés sont superbement bâtis, d'une charpente impeccable; impossible d'imaginer des êtres mieux faits.

Leurs cheveux sont rasés, ménageant quelques houppes fantaisistes; les incisives de dessus sont arrachées; sur le corps, des tatouages en losange font un très joli effet; les vêtements, des ceintures à longues franges de fibres non tressées, sont teints en noir ou rouge brun; des

femmes superposent dix, quinze, vingt de ces jupes, ce qui leur donne l'allure de danseuses. Le cuivre rouge indigène remplace le laiton importé, mais je vois peu de bijoux.

Les boucliers sont simples et d'un joli tissu tordu, le couteau plus petit que celui des Mobangis, par contre les lances ont un fer très grand.

Malgré nos richesses étalées et un discours éloquent, nous avons encore du mal à acheter des vivres; Grillet même, si brillant parleur, ne réussit pas. Les moricauds nous dévisagent, ahuris et stupides avec leur balle reluisante!

Je remarque que les naturels regardent avec complaisance un de nos Bangalas, gras et dodu; l'un d'eux s'avance même, et, s'exprimant par gestes significatifs, nous fait comprendre, horreur! qu'il désire nous l'acheter pour le manger!

Voilà donc la marchandise qu'ils veulent et pourquoi nous n'obtenons pas de vivres.

. . . .

Premier juillet, fête de l'Etat! Nous campons à l'emplacement du poste français de Modzaka, abandonné.

Tristes débris d'un travail opiniâtre; les arbres cultivés émergent encore çà et là, étouffés par les plantes sauvages; des avenues de jadis, il reste à peine un sentier difficile que parcourent les hippopotames et les antilopes dans leurs courses nocturnes. Les bois sont saccagés par les éléphants et ce doit être un joli désastre quand un troupeau de ces pachydermes s'avise de faire une tournée dans des plantations.

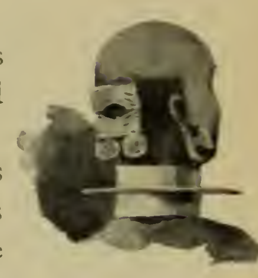
Le soir, nous faisons une orgie folle, moralement, car matériellement une demi-bouteille de Moët, la dernière, pétille seule dans nos tasses. Mais la gaieté supplée amplement à la pénurie de liquide et tous les airs connus et inconnus font retentir les échos de l'Ubangi.

Nous continuons notre route doucement, à cause du courant, échouant parfois sur les nombreux bancs de sable, toujours au milieu des mêmes paysages d'îles boisées et de plaines d'herbes, pâturages d'hippopotames.

Les villages nombreux ont un type absolument nouveau, les habitations ne sont plus isolées mais accolées, formant des rues perpendiculaires à la rive, barrées du côté de la forêt par un chimbèque de chef ou homme important, en apparence du moins.



La construction de ces cités est assez curieuse; elles se composent d'une longue galerie commune où se font toutes les opérations journalières; au fond, des boîtes en nattes servent d'alcôve.



Aucune plantation dans les villages; seuls se dressent quelques rares palmiers. Tout autour une palissade puis un fossé les défend contre les incursions des N'Gombés de l'intérieur.

Le costume des femmes reste le long pagne de fibres, quelquefois un filet à larges mailles, pour être plus au frais, probablement. Les bijoux sont nombreux et variés : bracelets de laiton, plus souvent de cuivre rouge; colliers de perles diverses, de dents humaines ou de chiens, débris glorieux des repas. Quelques élégantes portent un large carcan de cuivre rouge et, dans les cheveux, un ornement original découpé dans le même métal.

Les tatouages de la face disparaissent en grande partie, mais ces sauvages se font dans les oreilles des trous énormes, agrandis par des rondelles de bois augmentant chaque jour de calibre!

Dans les cheveux des enfants on tresse des perles; ces gosses sont généralement chargés des colliers et des bracelets hérités de leur mère, abdiquant à leur naissance toute coquetterie.

Comme industrie, de la mauvaise vannerie, de la belle poterie très ornée;

enfin comme mœurs : vivre de pêche, chasser l'éléphant, acheter des esclaves, puis les manger et recommencer.

Au pied d'un palmier, je vois un dallage fait de crânes humains, tandis que partout trônent les débris de leur sinistre cuisine. On ne croirait pas au cannibalisme de ces gens à l'air doux et pacifique; ils n'ont du reste pas conscience de l'horreur qu'ils inspirent et considèrent les esclaves comme viande de boucherie.

Réflexions désagréables; si nous n'avions pas nos fusils, ils nous considéreraient comme de vulgaires moutons et nous feraient bien vite mijoter dans leurs belles poteries!

Au terrain absolument uni succède une, mais une seule vaste colline boisée sur laquelle un grand village est perché, à trente mètres de hauteur; je tente l'escalade par un chemin invraisemblable.

Les cases sont toujours normales à la rive, mais séparées l'une de l'autre; faites d'écorces, elles ont un aspect assez misérable. Les montants, débris de pirogues joliment sculptés, prouvent une certaine intelligence artistique. Des crânes roulant dans tous les coins donnent une idée des menus habituels; les colliers d'incisives et de molaires qui en proviennent, feraient la fortune de nos dentistes.

Je vois une femme portant son enfant dans un panier, berceau ambulant!

Le fleuve reprend son ancien aspect, tout plat; des forêts, encore des forêts, aux arbres immenses. Les buissons de la rive sont couverts d'une plante parasite, variété d'orseille, pendant comme une glauque chevelure.

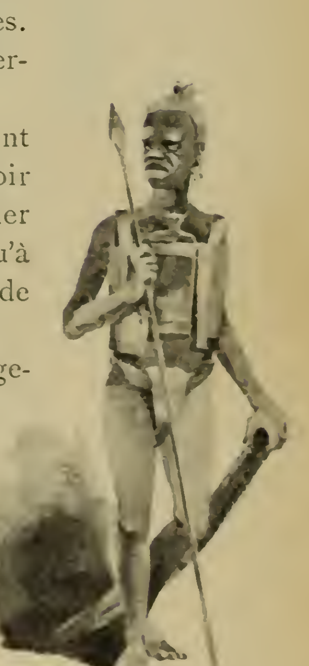


Les lianes-caoutchouc croissent en abondance.

Comme faune, il y a à remarquer la chauve-souris tête-de-cheval, formant des bandes innombrables.

Nous arrivons à « Boso-Maba », extrémité d'une suite ininterrompue de cases, longée pendant cinq heures.

Les indigènes ont des raisons pour se montrer prudents ayant mis récemment en fuite un agent de la S. A. B., après lui avoir mangé la plupart de ses hommes. Ce n'est pas le moment de régler cette affaire; aussi, nous les tranquillisons; ils s'enhardissent jusqu'à envahir le bateau, qu'un coup de sifflet nettoie comme une volée de mitraille; il était temps, car plusieurs objets auraient disparu.



Les vivres abondent et l'abstinence des premiers jours est largement comblée. Nous réunissons pas mal d'œufs; je n'en ai pas vu autant depuis mon arrivée en Afrique!

Les guerriers ont fort bel air sous leur cuirasse dorsale en cuir, et les femmes, les jeunes, sont de ravissantes sauvagesses.

Le laiton a peu de valeur; les indigènes préfèrent le cuivre

rouge qu'ils possèdent en grande quantité; je ne puis savoir d'où il leur est venu. Quant au fer, ils l'extraient eux-mêmes du minerai au moyen de forges catalanes.

Les oripeaux sont excessivement nombreux : ceintures, colliers, jambières, bracelets, boucles d'oreilles, épingles. Pour les confectionner, ils emploient tout ce qui leur tombe sous la main : perles de verre, de porcelaine, de cuivre, de fer, dents et griffes d'animaux, doigts humains séchés, cornes d'antilopes minuscules, bâtonnets, graines, noyaux.

Ils demandent des étoffes en payement des denrées qu'ils nous fournissent; que peuvent-ils bien en faire? Vraiment, les femmes auraient tort de les employer à se vêtir !

A partir de Boso-Maba, nous entrons dans la région accidentée de l'Ubangi. Je vois avec plaisir les montagnes se dessinant dans le lointain; la forêt devient moins dense, laissant place à quelques savanes; le courant de la rivière est rapide, difficile même à remonter par moments. Nous approchons de Zongo.

Encore quelques villages et nous y serons; avant de fermer ma lettre, je tiens à résumer les impressions que me laisse ce voyage de seize jours dans une région encore si peu connue.

Le bas Ubangi, d'un parcours de cent vingt-cinq lieues, traverse un pays plat, boisé et riche, à en juger par sa densité de population. Les races qui l'habitent, principalement les N'Gombés, sont d'une beauté peu commune; leurs manifestations artistiques spontanées laissent espérer un développement intellectuel facile, leur aspect belliqueux dénote une certaine noblesse de caractère.

Certes, nous n'avons pas trouvé chez tous les indigènes une hospitalité très cordiale, mais faut-il leur en faire un reproche; accoutumés à ne recevoir des visites que d'ennemis barbares, ils restent sur la défensive; à nous de leur inspirer confiance et de leur

faire comprendre l'avantage d'un protectorat puissant mettant fin à leurs discordes.

Je suis convaincu que la civilisation trouvera un champ d'action étonnant chez ces hommes encore à « l'âge de fer ». La traite et le cannibalisme disparaîtront avec le progrès; nos pères ne faisaient-ils pas de sacrifices humains, et Rome, la grande Rome, ne jetait-elle pas ses esclaves dans l'arène?



DOUZIÈME LETTRE.

Mokoanghay.
Juillet 1892.

. . . .

Je viens de faire mon entrée dans l'Ubangi par sa porte périlleuse; on en jugera par le récit qui va suivre.



Zongo, station peu attrayante, isolée de tout village; sites admirables, montagnes, forêts giboyeuses; située au pied des

rapides, elle est indispensable pour effectuer le transbordement des marchandises.

Nous y trouvons, outre le chef de zone, Heymans, l'Inspecteur d'Etat Fivé et son secrétaire. L'Inspecteur, descendant d'un voyage à Yakoma, nous donne sur la situation du Haut-Ubangi (Ubangi-Dua), des renseignements utiles ; en échange, il reçoit un volumineux courrier dans lequel se trouve son brevet de chevalier de l'Ordre de Léopold, et... nous buvons « son » champagne pour fêter cette heureuse nouvelle.

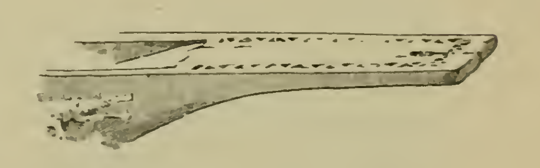
Je suis désigné pour prendre le commandement de la zone Banzyville ; il paraît que c'est une région superbe, riche et intéressante ; j'en accepte l'augure.

Nous ne restons à Zongo que le temps nécessaire pour organiser notre convoi de pirogues.

Pagayez, kaï!... kaï!... Adieu! nous partons.

J'ouvre une parenthèse, afin de parler du nouveau moyen de transport dont nous allons user si souvent par la suite.

La pirogue est creusée dans un tronc d'arbre ; sa section affecte deux formes principales : ronde ou carrée ; arrondie, elle est généralement légère, facile à manier, mais moins bien faite et moins stable que celle à fond plat.



Autant de régions, autant de modèles différents ; dans l'Ubangi, les extrémités se terminent par une longue plate-forme, celle d'arrière porte une surélévation en forme de siège destinée au barreur.

L'ornementation en est très variable ; dans le Haut-Ubangi, elle est simple, quelques moulures géométriques ; parfois une tortue, un crocodile, un serpent en relief, sur les côtés ; mais, chez les N'Gombés, j'ai vu des chefs-d'œuvre de bois sculpté, travail rapidement perdu car, au bout de deux ans, les intempéries ont mis une pirogue hors de service ; bien avant ce temps, elle a subi les radoubages les

plus extraordinaires, il en circule même dont il ne reste plus que l'avant, l'arrière remplacé par un bordage d'argile.

Les villages possèdent dix, vingt, cinquante pirogues de toutes dimensions.

Les pagaies sont longues ou courtes, suivant que l'indigène se tient debout ou assis dans la pirogue; jusqu'ici je n'en ai vu que des longues; au-dessus de Mokoanghay on emploie les petites. Elles sont souvent bien travaillées; dans le Congo, des chefs, des hommes libres et même des femmes ont des pagaies de luxe servant de canne.

Rien ne sert d'avoir de belles pirogues et de bonnes pagaies, il faut savoir s'en servir. Les hommes que nous avons amenés sont piteux auprès des naturels du Haut-Ubangi, habitués aux rapides. C'est surtout comme percheurs que ces derniers excellent. Tandis que les pagayeurs s'entassent à l'arrière, l'avant des pirogues reste libre; un, deux, trois hommes, maniant avec une adresse étonnante leur longue perche, profitent du moindre roc, de la plus petite branche, pour la caler et pousser de l'avant; ils passent et repassent adroitement le long de leur étroit chemin sans paraître se gêner; l'eau devient-elle profonde, ils saisissent la pagaie et, jamais lassés, lui font mordre les flots dans un grincement vigoureux.

Ils accompagnent ces manœuvres de chants, de cris et d'une danse d'ours imprimant au long esquif un mouvement de tangage fort désagréable.

Tout le long de la route l'indigène est notre maître; lui seul connaît les passes, si variables suivant la hauteur des eaux; il sait profiter des contre-courants, sent le moment où il doit donner le coup de collier.

Les rapides sont traîtres; la moindre imprudence, un instant de distraction et c'en est fait de la pirogue, de son chargement, si pas

des blancs qui la montent. Il faut que les hommes sautent à l'eau, saisissent la corde, fixent la perche, je dirais d'instinct, car un commandement ne serait compris que trop tard.

En descendant, il y a moins d'efforts à faire, mais non moins de précautions à prendre. La pirogue doit aborder le rapide franchement, en plein milieu et garder ce milieu pour ne pas être prise dans les tourbillons des contre-courants; elle passe alors comme une flèche, si vite que l'eau entrant de tous côtés n'a pas le temps de la remplir. Ces descentes sont très émouvantes.

Quand le blanc voyage en pirogue, il se la choisit assez large pour y placer un fauteuil pliant; s'y installe à l'abri d'un toit de nattes, chaume ou toile; devant lui, une malle sert de table; derrière, son boy lui passe ce dont il a besoin par-dessus l'épaule; tout à fait à l'arrière, le cuisinier gâche la popote, son feu brûlant sur un lit d'argile. En route ainsi du matin au soir.

Où sont nos « sleeping-cars? »



Le trajet de Zongo à Yakoma se fait en trois relais.

Zongo-Mokoanghay : rapides, pirogues, trois ou quatre jours.

Mokoanghay-Banzyville : S. S. *En avant!* six jours.

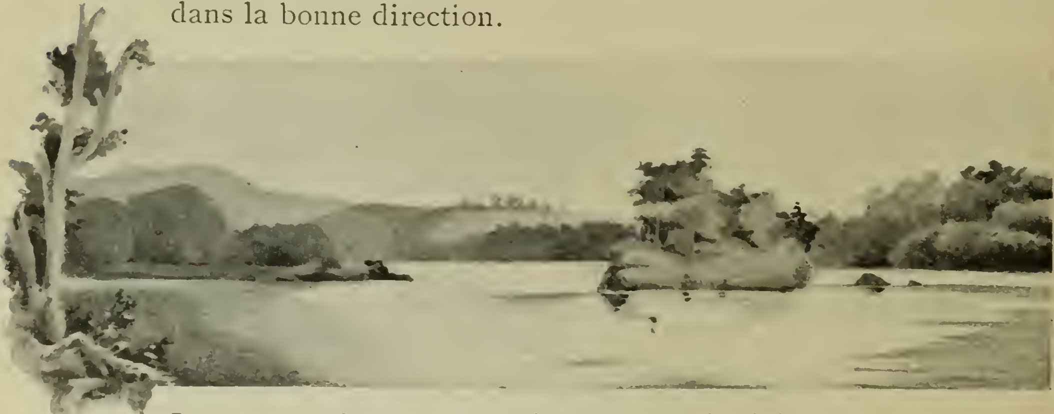
Banzyville-Yakoma : pirogues, rapides, quatre ou cinq jours.

Ceci dit, j'en reviens à mon récit de voyage, au moment où nous quittons Zongo.

Notre transport comprend deux pirogues : l'une portant nos bagages, montée par dix hommes ; l'autre, dans laquelle nous nous trouvons, montée par dix-huit ; total : vingt-huit moricauds, dont quinze pagayeurs de la région, des « Bouakas ».

Les eaux sont hautes, le courant violent, la marche d'une lenteur désespérante.

Nos conducteurs serrent la rive de près, s'accrochant aux branches, allant d'arbre en arbre dans les forêts inondées. Faut-il doubler une pointe rocheuse, ils profitent du contre-courant produit par les remous ; un élan adroitement donné, quelques hommes sautent à l'eau au bon moment, kaï ! kaï !... nous sommes passés ! Pendant ce temps, les percheurs, en arrêt, veillent à maintenir la pirogue dans la bonne direction.



Le pays est d'une topographie étrange ; la rivière semble traverser une série de chaines de montagnes ; chaque fois un étranglement, chaque fois un nouveau barrage. Entre ceux-ci, des parties calmes aux berges garnies d'un rideau d'arbres.

Le premier jour, aucun obstacle sérieux ; quelques petits rapides, franchis comme je l'ai dit plus haut ; le soir, nous arrivons à « Bala », village pauvre mais hospitalier.

Les chimbèques, affreux et mal entretenus, ont des parois d'écorces. Les habitants, dignes des chimbèques, sont de moins en moins vêtus ; le pagne des femmes se réduit à deux rideaux, aux places essentielles. Ainsi que chez les N'Gombés, les têtes sont rasées en partie, ménageant des dessins divers. Comme mutilation, je vois des lèvres et des oreilles percées, ces dernières si largement, que le lobe s'est parfois rompu ; enfin, je retrouve, traversant le nez, le joyeux petit bâton déjà admiré dans la région des cataractes!



En échange de perles bleues, nous obtenons facilement des vivres ; la fameuse chikwangue disparaît, remplacée par de la farine de maïs en grande abondance.

Le lendemain, nous remontons d'abord une série de rapides relativement faciles; puis, à la tombée du jour, celui de « M'Bélé », long et fatigant, pas trop dangereux. Plusieurs fois nos pirogues reculent, toujours ramenées par les percheurs; hissées, tirées, poussées, elles finissent par vaincre le torrent.

Au silence du moment critique succède une joie délirante ; battant l'eau de la perche, claquant les pagaies sur leur dos, les pagayeurs poussent des hurlements, des cris sauvages. Et moi qui m'imaginais que nos « mangeurs de lapins » faisaient de la fantaisie ; ils sont au-dessous de la réalité. Je ne croyais pas que des noirs pussent mettre tant d'animation ni déployer une énergie si intelligente ; ils se révèlent sous un aspect bien nouveau, qui nous transporte d'étonnement et d'admiration.

Nos soldats restent piètres, pagayant sans vigueur ni entrain ; ils suffisent strictement à se traîner eux-mêmes.

Jusqu'ici nous n'étions qu'à l'étroit et encombrés ; la série de nos mésaventures commence le soir, par le bris de mon lit de camp ; je dors à terre avec les fourmis et les crapauds.

Kaï! kaï!...

Nous sommes repartis et avançons péniblement, stoppant chez tous

les chefs des villages de la rive gauche, afin de présenter le nouveau commandant du territoire. Je l'annonce en fils de « Katchéché » (Van Gèle), puissant et riche, ainsi le prouvent ses somptueux présents : couvert complet en fer-blanc orné de dessins rouges (rouille), une sonnette et quelques perles. En retour, nous recevons des œufs et des poules.

Kaï! kaï!...

La vallée se rétrécit, la rivière se couvre d'écume, le grondement des chutes se fait entendre; les flots se brisent avec furie entre des îlots rocheux. Nous abordons les rapides de l' « En avant! » (Le steamer qui lui a donné son nom a failli y sombrer et n'a été sauvé que grâce au sang-froid et au courage du commandant Van Gèle.) Les premiers ne sont guère dangereux, heureusement, car, en plein milieu, nos hommes plongent à la pêche d'un poisson mort qu'ils ont aperçu dérivant au fil de l'eau; cette défection nous fait reculer de cent mètres.

Plus loin, notre pirogue cède encore; cette fois, elle est jetée contre des brisants; impossible de la remettre dans le sens du courant, l'eau bouillonne, prête à nous engloutir. Les indigènes de l'autre embarcation, déjà passée, se jetant résolument à la nage, viennent à la rescousse; grâce à ce renfort, nous sortons de notre position critique.

Une période de calme permet à nos vaillants pagayeurs de se reposer. Déjà nous espérons arriver à Mokoanghay le soir même.

Devant nous se dresse une énorme montagne; nouvel étranglement, nouveau barrage : c'est le « rapide de l'Eléphant ».

Le trajet que nous faisons est en apparence extraordinaire; nos pagayeurs profitent de tous les mouvements de l'eau pour faciliter la marche des pirogues; parfois, elles descendent entraînées dans une course vertigineuse; puis, trouvant un contre-courant, elles se redressent, gagnent quelques mètres. Nous allons ainsi d'île en île, de

rapide en rapide, jusqu'au moment où nous nous trouvons, non plus devant un déversoir, mais devant une cataracte!

Jamais nous ne pourrons passer!

Le commandant et moi observons une prudente réserve, abandonnant notre sort aux mains des moricauds. Ceux-ci nous traînent le long de la berge, rocher coupé à pic; déjà nous sommes engagés dans les redoutables remous, quand, tout à coup, la pirogue se cale; coincée de l'avant, elle se met en travers du courant, et, pardaf!... nous coulons.

Par une chance providentielle, nous ne faisons pas demi-tour; deux hommes sont entraînés et se rattrapent plus loin; le commandant parvient à gagner la rive; moi, je m'accroche au toit de l'abri émergeant encore. Comment se fait le sauvetage, je ne pourrais le dire; toujours est-il que nous en sommes quittes pour un fort bain.

Peu encouragés par cet échec, il s'agit pourtant de recommencer l'expérience; nous la tentons en un autre endroit, en ayant soin de passer les pirogues à vide. Cette longue opération est exécutée; des naturels viennent donner un coup de main, très intéressé; nos trente colis sont rechargés pêle-mêle, à la nègre, et nous nous remettons en marche, perchés sur ces ruines humides; l'inconfort antérieur est remplacé par une déroute complète.

Comptant toujours arriver à Mokoanghay, nous nous armons de patience. Hélas! rapides sur rapides se succèdent, et, à la tombée du jour, nous nous trouvons devant une cascade invraisemblable; il faut s'arrêter pour la nuit.

Ce campement est un poème; accroché au flanc d'une montagne abrupte, nous dînons sur une table calée péniblement; le commandant a les pieds dessus, moi j'y arrive avec la tête; la ratatouille est détestable; mon lit, un tas de loques mouillées. Brisés, éreintés, nous

n'avions même pas le courage de mettre un peu d'ordre dans notre pauvre bric-à-brac.

Le lendemain, nouveau transbordement et nous arrivons enfin, avariés, presque complets, à Mokoanghay.



TREIZIÈME LETTRE.

Mokoanghay.
Juillet 1892

. . . .

Comme Zongo est le point de départ, Mokoanghay est le point d'arrivée des transports franchissant les rapides. Ce poste est commandé par un sous-officier.



En me décrivant la richesse du Haut-Ubangi, on n'avait pas exagéré; déjà, je constate une grande abondance de vivres, vendus à des prix extraordinairement avantageux. Pour une cuillerée de perles

ou quelques « cauries » (petits coquillages), valeur trois centimes, l'on achète une poule; une chèvre coûte huit sous; le reste à l'avenant.

Ce sont des « Banzyris », tribus nomades, qui approvisionnent presque exclusivement le poste. Les farouches naturels de la contrée consentent difficilement à entrer en relations avec le blanc.

Ces Banzyris habitent les rives de l'Ubangi, mais se déplacent fréquemment selon leurs intérêts commerciaux; aux eaux basses, ils s'installent presque tous sur les bancs de sable; ils pêchent alors sur les hauts fonds, au filet traînant. Quand la crue recommence, ils regagnent leurs anciens villages et prennent le poisson à l'aide de nasses, soit dans les rapides, soit dans les canaux étroits, préalablement creusés.

Incontestablement, ce sont les populations les plus intéressantes que j'ai rencontrées jusqu'ici.

Désirant les voir chez eux, nous allons, avec le commandant Balat, visiter un de leurs villages, établi dans une île en face du poste.

Joyeux de la venue du blanc, les naturels nous attendent à la rive; c'est à qui nous aidera, facilitera notre débarquement, écartera les obstacles du chemin; peu habitué aux expansions des nègres, j'éprouve une réelle émotion à les voir si prévenants.

Le m'boté du bas, un instant remplacé par le « malamu » dans la région de l'Equateur, est devenu le « kama », qu'ils répètent sans cesse en nous tendant la main.



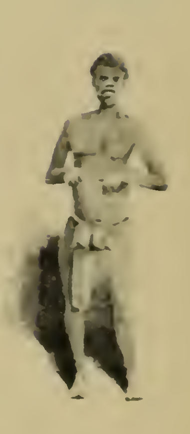
Les femmes, les enfants même, souvent peureux, viennent à nous hardiment; les jeunes filles, quoique leur costume ne soit composé que d'un fil unique garni parfois de deux à trois perles, ne craignent pas nos regards indiscrets.

Tout le luxe réside dans les coiffures, mais quelles coiffures! Faites avec un art infini, mêlées de perles, compliquées et savantes,



ce ne sont que tresses, torsades, limaçons, impossibles à décrire. Quelques femmes portent les cheveux longs; admirable tableau que de voir ces créatures sauvages, aux lignes idéales, souples dans leur nudité, entourées de leur opulente toison.

Mais de près le charme se perd, les cheveux sont souvent faux, quand ils ne sont pas remplacés par des fibres noircies; comme les belles de chez nous, ces moricaudes ont des artifices pendables!



Les hommes portent une étoffe faite d'écorce indigène battue, couleur amadou, fixée à une ceinture de cuir et leur passant entre les jambes.

Les physionomies sont franches, éveillées, sympathiques; le nez, aquilin, donne, aux enfants surtout, l'aspect des esclaves nubiens que représentent les dessins de l'ancienne Egypte.

Suivis d'un cortège animé, nous allons chez le chef, un vrai patriarche; il nous reçoit entouré de sa famille : une favorite se tient tout contre lui; de charmants mioches, couchés à ses pieds, regardent, d'un air étonné, ces visiteurs si nouveaux. La palabre n'est pas longue. Notre hôte nous offre à chacun une poule, en détache quelques plumes qu'il nous jette à la tête et aux pieds; c'est, paraît-il, un signe de grande amitié! Après lui avoir fait un généreux cadeau, nous faisons une tournée entre les habitations, des huttes circulaires, couvertes d'un toit en forme de dôme; huttes d'une



simplicité rustique, que ces indigènes emportent avec eux dans leurs pérégrinations.



Comme particularités : quelques hommes ont les lèvres, les ailes du nez, parfois les deux, percées et garnies de petits anneaux de cuivre, de bâtons ou de perles ; le nombre de chiens qui errent dans le village est inouï ; ce sont de vilaines bêtes, au regard fuyant, destinées à la broche ; on dit leur chair exquise !

Je quitte mes nouveaux amis, emportant la plus vive impression que j'aie jusqu'ici ressentie au continent noir. Si jamais j'avais désespéré de voir se civiliser ces races primitives, mes doutes seraient apaisés aujourd'hui.

Nous devons attendre le retour de l'*En avant !* steamer faisant la navette entre Mokoanghay et Banzyville.

Comme récréation, j'ai un accès de fièvre intense. Sauf deux heures d'indisposition à l'Equateur, c'est la première fois que je suis malade en Afrique et bien malade ; cette fièvre abat en quelques minutes, brise bras et jambes, retourne le cœur ; l'on désespère de jamais retrouver la santé ni l'appétit, maudissant le Congo, le soleil ; rêvant de reprendre le chemin du pays, et... le lendemain, on est sur pied, frais et dispos, plein de courage et de gaieté !

Je chasse parfois ; les environs du poste sont très giboyeux ; des bandes de singes noirs à crinière blanche, déjà habitués aux blancs, grimacent quand ils nous voient sans armes ; sommes-nous porteurs de notre fusil, ils sautent d'arbre en arbre et vite ont disparu dans la profondeur des forêts ; des quantités de pintades et de *touracos* se laissent tuer aisément ; il m'est arrivé d'en abattre trois, coup sur coup, de la même branche ; la nuit, les léopards viennent égorger les chèvres pour n'en dévorer que les entrailles ; enfin, dans les grandes solitudes errent d'innombrables troupeaux de buffles, d'antilopes, d'éléphants. Mais je suis d'avis que le meilleur moyen d'employer ses

cartouches en Afrique, c'est de les confier à un noir. Dernièrement, nous envoyons à la chasse un Zanzibarite, Abédé ; avec six cartouches, il nous rapporte quatre pintades; le lendemain, deux coups de feu, deux pintades ; c'est concluant. Le même Abédé a déjà près de deux cent cinquante antilopes à son actif; désire-t-on de la viande, on lui donne un fusil, jamais il ne revient bredouille.

Après sept jours passés à Mokoanghay, nous voyons redescendre l'*En avant!* Pour la dernière fois, je boucle mes malles; dans une semaine j'arriverai à destination... Enfin !



QUATORZIÈME LETTRE.

Banzyville.
Juillet-août 1892.

. . . .

J'ai comme sujets des rois par douzaines; comme Etat, un si grand pays que je n'en connais pas les limites; je gouverne sans lois, en maître absolu; mes richesses sont incalculables, car mon magasin contient des perles, quelques pièces d'étoffe, des sonnettes, de la quincaillerie.

Toutes les princesses des environs viennent m'offrir leurs hommages et... leur vertu; journellement, cinq ou six vassaux, seigneurs d'un des villages qui entourent la station, assistent à mon petit lever et mendient quelques épaves de ma munificence.

Mais mon pouvoir n'est qu'illusoire : je suis esclave des mœurs et coutumes; mon grand royaume est une fiction, puisque je ne puis le parcourir; mes richesses peuvent être demain la misère et mon palais ne vaut pas une mauvaise chaumière de chez nous.

Telles sont souvent dans la vie l'apparence et la réalité; combien de puissances ne sont que des chimères!...

Ecartons-nous de ces hautes pensées pour reprendre le récit de notre voyage.



. . . .

L'*En avant!* glorieux petit bateau, est un steamer à roues latérales; il n'a pas de cabine, disposition agréable pendant la marche. Son équipage se compose de deux blancs : Tilly, capitaine; Lündberg, mécanicien; de quatorze noirs, dont un cuisinier, drôle de petit moricaud ne quittant jamais le fez, cachant son oreille en partie coupée, à la suite d'un vol probablement.



Nous quittons Mokoanghay remorquant la traditionnelle allège.

En Afrique tout se passe à rebours de chez nous : il fait froid par vingt-cinq degrés, les gens sont noirs au lieu d'être blancs, les fleuves sont plus larges vers la source qu'à l'embouchure ; enfin, les montagnes ne longent pas les vallées mais les traversent.

Cette singulière disposition des chaînes de montagnes forme les nombreux rapides et donne alternativement au pays l'aspect d'une contrée plate et d'une contrée montagneuse. On retrouve les grandes largeurs d'eau, les îles du Haut-Congo et du Bas-Ubangi ; puis, quelques lieues plus loin, de jolis sites montagneux aux savanes arides émaillées de bosquets ; des rocs hérissés se perdant dans les flots.

Les rives sont très peuplées ; aux Banzyris succèdent les Banzas, puis les Sangos ; ces populations, désignées sous le nom générique de « Wattets », ont toutes la même allure et le même caractère. Joyeuses, confiantes, hospitalières, elles nous réservent un accueil des plus francs.



Quelle consternation quand nous passons devant un village sans nous y arrêter ; les hommes nous appellent, les femmes essaient de nous tenter par l'appât des vivres, les jeunes filles suivent le bateau en dansant et en chantant. Ces gamines sont quelquefois si jolies et surtout si bien faites que je regrette presque de passer outre... Nouvel Ulysse au milieu des syrènes !

Si nous abordons, le chef ne manque pas de nous offrir une chèvre ou des poules; comme toujours, échange de bons procédés.

On se ferait illusion en s'imaginant que cette manifestation d'amitié est grandiose, la plus crasseuse ladrerie y préside d'habitude. Les nègres qui trouvent régulièrement notre cadeau trop minime, quelque riche qu'il soit, nous ont habitués à le rogner préalablement, quitte à compléter après réclamation.

A ce propos, nous avons assisté à une scène amusante.

Parmi les bibelots que le commandant avait offerts à un chef, s'était égaré un vieux bouchon de liège. Notre moricaud, intrigué, le regarde, se tourne vers ses hommes, semblant les consulter; puis il fait ses doléances sur la pauvreté du présent.

Le commandant, ayant surpris la comédie du bouchon, répond qu'il donnera une cuiller de perles contre restitution du précieux objet.

Quel travail se fait dans la cervelle de ce sauvage? Flairant sans doute une aubaine, il dit : — Non.

— Deux cuillers! dit le commandant.

— Non.

— Trois, quatre, dix!...

— Non.

Et dans la crainte qu'on le lui reprenne, il s'en va le serrer au fond de son chimbèque, satisfait de son paiement.

Les huttes, basses chez les Banzyris, deviennent élancées chez les Banzas et les Sangos, tout en restant circulaires; les villages s'étendent le long de la rive, assez nus, sans plantations ni barricades, comme des camps. Quelques-uns, beaucoup plus pittoresques, sont à flanc de coteau.

Les armes que j'ai pu voir sont jolies et variées; les Banzas emploient une flèche de roseau à fer barbelé, d'un travail charmant. La gaine de leurs longs couteaux est faite de cuir ouvragé.

Le règne de la perle est dans son plein; les coiffures, de vrais



ouvrages d'art, constituent une ressource en cas de besoin, car elles sont parfois défaites pour payer un achat ou une dette quelconque.

Après six jours d'un amusant voyage, le 26 juillet, à onze heures du matin, nous sommes en vue de Banzyville.

Il y a quatre mois et demi que j'ai quitté Anvers!

Devant nous s'étale un vrai pool. Au fond, un étranglement de la rivière (nouvelle montagne qui la traverse); à droite, la station; à gauche, la pointe française; entre les deux, le rapide, « mobaï », ligne blanche d'eau remuée; autour, des villages et encore des villages; il y en a partout : sur les hauteurs, au bord de l'eau, des milliers de huttes en pains de sucre.

Tout cela bleu, lointain, se fondant dans une buée argentée, brillant de lumière sous un gai soleil!



Nous abordons, je descends, je suis chez moi. Un chemin sinueux entre des roches, des palmiers, des bananiers, des papayers poussant à qui mieux mieux; grimpant dans ce bosquet, je débouche sur un

plateau; trois bâtiments blanchis, de la verdure, quelques fleurs, une grande allée; comme horizon la vallée immense; à nos pieds le rapide bouillonnant, mugissant, comme la mer; tout est propre, coquet; c'est ravissant!

A Banzyville, je trouve trois



blancs : le capitaine de steamer Shagerstrôm, un Suédois, terminant son second terme en Afrique; charmant garçon et agent d'élite; je suis fier de le remplacer; Cauwé, jeune sous-lieutenant; Leclercq, sous-officier, malade de dysenterie, très épuisé.

Le steamer est redescendu; le commandant Balat part le surlendemain de notre arrivée, Cauwé deux jours après; bref, je reste seul avec Leclercq, que je soigne comme je puis.

A peine installé de quelques jours, un courrier, venant de Yakoma, m'annonce le décès de Ladam; le pauvre garçon, arrivé

depuis quelques semaines à Bàngasso, a succombé à une hépatite aiguë. C'est dur de voir les rangs se resserrer si vite!

. . . .

La station que je commande est, comme situation, la plus jolie que j'ai rencontrée au Congo; l'impression qu'elle m'a faite au début ne s'est pas modifiée, au contraire.

Ici s'impose une description; j'en fais grâce au lecteur et... à moi-même; une vue à vol d'oiseau et quelques renseignements suffiront, je l'espère, à la remplacer.

Toutes les constructions sont en torchis, recouvertes de chaume; une à une, elles seront remplacées par des maisons de briques, plus résistantes et à l'abri des fourmis blanches.

La briqueterie est en plein travail; il y a trente mille briques cuites, mais elles sont trop friables; afin de les rendre plus compactes, on emploie actuellement l'argile pure au lieu d'y mélanger du sable.

Pour blanchir les maisons, j'utilise la chaux obtenue en calcinant les écailles d'huîtres, abondantes dans la rivière.

Le banc de sable qui s'étend en plage unie au-dessus des rapides est adorable pour prendre les bains; le courant y est modéré et les crocodiles ne s'aventurent pas si près des cataractes.



Les plantations de bananes, manioc, maïs, riz, sont en plein rapport, mais ne suffisent pas encore à assurer la nourriture du personnel; je compte surtout étendre la culture du riz qui vient bien et donne deux récoltes annuellement.

Le jardin légumier approvisionne la table en oignons, tomates, aubergines, radis, navets, carottes, salades, choux, persil, haricots divers, etc., — j'essaie les petits pois, le cerfeuil, en général tout ce dont je possède des semences.

Le tabac, existant dans tous les villages, pousse rapidement mais je ne parviens pas à le rendre fumable.

Comme arbres fruitiers, j'ai trouvé quelques plants d'ananas et de papayers donnant des montagnes de fruits; des citronniers, des goyaviers, un manguier, des cœurs de bœuf, tous trop jeunes pour produire; puis des caféiers, encore jeunes également.

La bergerie contient plusieurs chèvres laitières, des boucs châtrés; comme animaux importés, trois béliers et une brebis! Si avec cela elle ne me donne pas d'agneau!... Il est vrai que l'on a vu un officier, ayant amené à grand'peine un couple de porcs, s'apercevoir, un peu tard, que monsieur Cochon était... incomplet!

Parlant d'animaux importés, j'ajouterai : quatre canards de Barbarie (de nouveau trois mâles et une femelle); un chat, pauvre matou encore moins bien partagé!

Banzyville est le centre d'une contrée extraordinairement peuplée, à la rive par les Sangos, à l'intérieur par les Bongos. La station est le rendez-vous de tous les indigènes qui y viennent pêcher, écouler leurs marchandises ou simplement se promener; aussi y règne-t-il une animation perpétuelle soigneusement entretenue. Jamais je ne tolère la moindre querelle; si plusieurs chefs sont réunis, je ne manque pas d'offrir un pot de « samba », vin de palme; enfin, quand les naturels viennent danser, je fais une distribution de clous dorés et de sonnettes minuscules; tout cela m'assure une popularité chez ces gais enfants de l'Afrique.

Les vivres abondent et sont à des prix fabuleusement bas, grâce à la monnaie préférée : les perles.

Mais il faut tenir compte du transport et surtout du caprice des moricauds, nous forçant parfois à reléguer au fond du magasin de grands stocks de verroteries n'ayant plus don de leur plaire. Aussi difficiles que tenaces dans leur choix, veulent-ils des perles rouges, ils n'accepteront pas les bleues, la quantité fût-elle décuplée. Pour le

moment, les blanches ont la vogue; encore doivent-elles être petites et régulières; c'est bien plus beau dans les coiffures, d'après eux.

Nous payons par cuiller, « papa »; une poule en vaut deux, quatre œufs une, une chèvre quinze, une grande pirogue trois cents, un esclave cent, une femme... un nombre très indéterminé, suivant sa beauté et ses charmes!



Le kilogramme de perles coûte en Europe environ un franc et contient soixante cuillers; quadruplons la valeur et le tarif ne sera pas encore extravagant!

Mon personnel se compose de cent soixante-huit hommes, femmes et adolescents; chaque matin, au réveil, je distribue la besogne à tout ce petit monde, commande l'exercice aux soldats, exerce les fonctions de médecin, chirurgien; puis deviens planteur, jardinier, maçon, briquetier, menuisier, charpentier; entre-temps je suis juge, diplomate; reçois les chefs quand je ne dois pas me rendre chez eux. Aussi n'ai-je pas le temps de m'ennuyer ni d'être malade.

. . . .

Banzyville devient un pays de Cocagne; le steamer est rentré chargé de boissons extraordinaires : cognac, bordeaux, madère de l'Ile même... brrr! champagne (une demi-bouteille), pour cinq blancs! Oui, cinq blancs, car Liégeois était à bord. « *Tiens bien la rampe!* » disait le brave garçon en arrivant; il me le répétait encore en s'embarquant pour Yakoma le lendemain!

QUINZIÈME LETTRE.

Banzyville.
Août 1892.

. . . .

Boundjou, Boundjou! des blancs, des blancs!...

Un chant cadencé, celui des pagayeurs venant de Yakoma; les pirogues dérivent au fil de l'eau; elles atterrissent; le capitaine du génie Lemarinel et le sous-officier Delava en descendent.

Joyeux, je cours au-devant de mon chef.

Hélas! j'allais à une terrible nouvelle : Liégeois est mort, assassiné par des indigènes trois jours après m'avoir quitté.

Le malheureux garçon remontait la rivière, longeant la berge, sans défiance; arrivé à proximité du village « M'Bo », où il comptait passer la nuit, une bordée de lances, jetées à bout portant, l'a pour ainsi dire cloué dans sa pirogue. Il est tombé blessé quatre fois mortellement, tandis que ses lâches agresseurs disparaissaient dans les herbes.

Par un hasard extraordinaire, Delava descendait à Banzyville; il l'a trouvé gisant, vivant encore... Quelques heures après, mon brave camarade n'était plus!

Au passage du capitaine Lemarinel, des naturels de la rive fran-

16

çaise, appartenant à l'immense agglomération « Dimaza », située en face de l'endroit du crime, ont eu l'impudence de se vanter de ce triste exploit, menaçant du même sort tous les blancs de Katchéché.

Sans cette audace, les vrais coupables n'auraient peut-être jamais été connus.

. . . .

L'*En avant!* quitte Banzyville demain, emmenant le capitaine Lemarinel, ayant fini son deuxième terme de service; Leclercq, trop malade pour espérer se rétablir ici, et Delava, destiné à reprendre le poste de Mokoanghay.

Je vais rester absolument seul; mais sait-on jamais ce que réserve la destinée?

Vers deux heures du matin, je suis réveillé par des chants bien connus; une nouvelle pirogue, venant du haut, m'apporte un pli urgent :

Ordre au lieutenant Masui, au reçu de la présente, de monter avec cinquante de ses meilleurs soldats.

Tout le village Dimaza tombe sur nous, avec la complicité du chef M'Bo.

Faites votre jonction avec le lieutenant Hennebert.

. . . .

Camp de M'Bo, le 21 août 1892.

(S.) Balat.

Immédiatement sur pied, je fais sonner l'appel et organise ma petite troupe, distribuant les armes, les munitions.

Silencieux préparatifs dans la nuit sombre, à la lueur des torches de paille; scène impressionnante, s'harmonisant avec le trouble de mon âme; où allons-nous, que se passe-t-il, quelle situation vais-je trouver là-bas?

Au point du jour, l'expédition est prête. Le capitaine Lemarinel me donne quelques instructions; il laisse Delava pour me remplacer

en mon absence. L'*En avant!* siffle et s'en va, tandis que je me dispose à embarquer mes hommes.

Mais j'ai compté sans mes voisins qui arrivent à une centaine, en tenue de combat; hurlant, chantant, dansant, bouleversant tout... pour m'aider à faire la guerre! Or, à la première attaque, les braves Sangos se sauvent comme des lapins. Plutôt gênants qu'utiles, ils ne nous accompagnent que dans l'espoir de piller leurs congénères.

Ces grands enfants envahissent mes pirogues; pour qu'ils se décident à céder la place aux soldats, je dois les autoriser à suivre dans leurs embarcations, me réservant de lâcher de si turbulents et si couards alliés au premier prétexte.



Semblables à des barques de furies, leurs pirogues, chargées jusqu'au bord, disparaissent sous le bouillonnement de l'eau; les pagayeurs, animés d'une ardeur fébrile, s'excitent par des chants, des cris, qu'accompagnent les tambours et les tombes formidables.

Brandissant leurs armes, des héros couverts de plumes, de peaux, bariolés de couleurs, font des discours homériques. Sarabande invraisemblable, faite pour semer la panique, pourtant bien inoffensive!

A chaque village, regain d'ardeur; je me demande avec anxiété où s'arrêtera ce délire. J'y mets un terme après deux jours; prétextant d'un vol commis par cette encombrante escorte, je la renvoie chez elle; mes vaillants guerriers s'exécutent de bonne grâce, leur première ardeur est passée; aussi prompts au découragement qu'à l'emballement, ils se contentent de la mise en scène.

Calmes, nous continuons notre route; j'éprouve une sensation de vide étrange après ce brouhaha!

A la nuit close, nous arrivons devant les rapides de Cétéma; voulant faire diligence, je compte m'y aventurer malgré l'obscurité,

mais une tornade nous force à nous réfugier dans les roseaux de la rive. Nuit atroce dans le vent, l'orage, la pluie, au milieu des moustiques!... Le jour renaît enfin; il ne pleut plus; au loin, le tonnerre gronde encore.

Soucieux, je nous vois aborder Cétéma; comment mes soldats vont-ils franchir ces passes redoutables? Heureusement, il n'arrive aucun accident; après deux heures d'une lutte victorieuse contre les rapides, nous entrons dans la zone dépendant de Yakoma, région dangereuse. A nos excellents Sangos succède une race guerroyante; l'assassinat de Liégeois oblige à redoubler de prudence et je suis décidé à marcher jusqu'au moment où je rallierai Hennebert.

Suivant la rive à cause du courant violent, contre lequel il serait impossible de lutter en pleine rivière, nous marchons sans mot dire, prenant des précautions infinies : un Bangala à l'avant, l'autre à l'arrière, le fusil au poing, l'œil au guet; moi-même sondant les brousses et les hautes herbes.

Tout à coup des lances nous arrivent je ne sais d'où; elles font « floutt! » dans l'eau, c'est tout; jetées de trop loin, elles n'atteignent personne. Mes hommes tirent quelques coups de feu, au hasard; l'oppressant silence renaît. Ces lâches agressions sont très démoralisantes.

La nuit tombe, l'obscurité est complète, il pleut. Mes braves soldats, pagayant depuis quinze heures, sont brisés, mais préfèrent marcher encore que d'aborder cette rive inhospitalière.

Je m'adresse à leur énergie, à leur courage; debout et inquiet, je veille, sentant l'immense responsabilité.

N'était le mélancolique clapotement de l'eau contre la pirogue, l'on entend rien, rien!

Trois heures du matin; il pleut toujours, une pluie fine, glaciale; je crains une attaque, et quelle attaque, une légion de barques se laissant descendre vers nous, la déroute, la mort!...

Une voix lointaine s'élève; que dit-elle?...

« Bangala! »

La joie, le calme renaissent; ce sont des Bangalas, un poste avancé du camp de « M'Bo ». Nos soldats, confiants, entonnent de vibrantes chansons; il fait bien noir encore, mais nous ne sommes plus seuls, frêle esquif perdu dans l'immensité.

Bientôt je serre la main d'Hennebert; nous avions marché vingt-trois heures sans repos!

. . . .

Toute notre énergie, toutes nos peines ont été inutiles. Nous espérions attaquer Dimaza de concert avec les quelques soldats sénégalais de la station française d'Ikessé; un ordre nous renvoie chacun chez nous, et, le cœur serré, je quitte mon ami Hennebert, sans avoir vengé Liégeois!

Autant la montée était pénible, autant la descente est agréable. On se laisse emporter par le courant, mettant douze heures à refaire un trajet de trois journées.

Après Cétéma et ses émouvants rapides, je rentre dans ma zone, profitant de mon passage pour visiter tous les chefs riverains en amont de Banzyville; joyeuse entrée arrosée de samba, fêtée par de larges distributions de bibelots.

Quel plaisir de retrouver ma jolie station et d'y reprendre une vie normale.

Tout y est en ordre, sauf le mât de pavillon renversé par une

tornade; les fourmis blanches en avaient dévoré le pied. Maudites fourmis blanches, quelle plaie! Fréquemment, je trouve un arbre mort, coupé à la racine par ces vilaines bêtes; pas un piquet ne résiste; en quelques heures, le fond d'une caisse déposée sur le sol est attaqué; en trois jours, il n'en reste rien. Ces destructeurs ne travaillent que dans l'ombre, et, pour franchir un obstacle trop résistant, construisent une galerie couverte.

Revenons à mon mât de pavillon, tombé et brisé. Pour le remplacer, une brigade de travailleurs, envoyée en forêt, me ramène un tronc magnifique, mince et long de plus de vingt mètres; il nécessite deux pirogues pour son transport. Les bois d'Afrique étant rarement flottables, on ne pouvait le traîner à la remorque.



Mon nouveau mât, une fois écorcé et peint en bleu, couleur empruntée au magasin du steamer, il s'agit de le mettre debout, opération laborieuse.

Afin d'aider mes hommes, je convoque le ban et l'arrière-ban de mes voisins. Les sons du tam-tam annoncent le grand événement; chacun a sa place : les uns attelés aux câbles, les autres maniant les chevalets; je donne le signal; le mât s'élève d'abord hésitant, puis

plus vite, vacille quelques secondes; que va-t-il arriver?... Il se dresse enfin, superbe, dominant le pays tout entier!

Je n'ai jamais eu si peur!

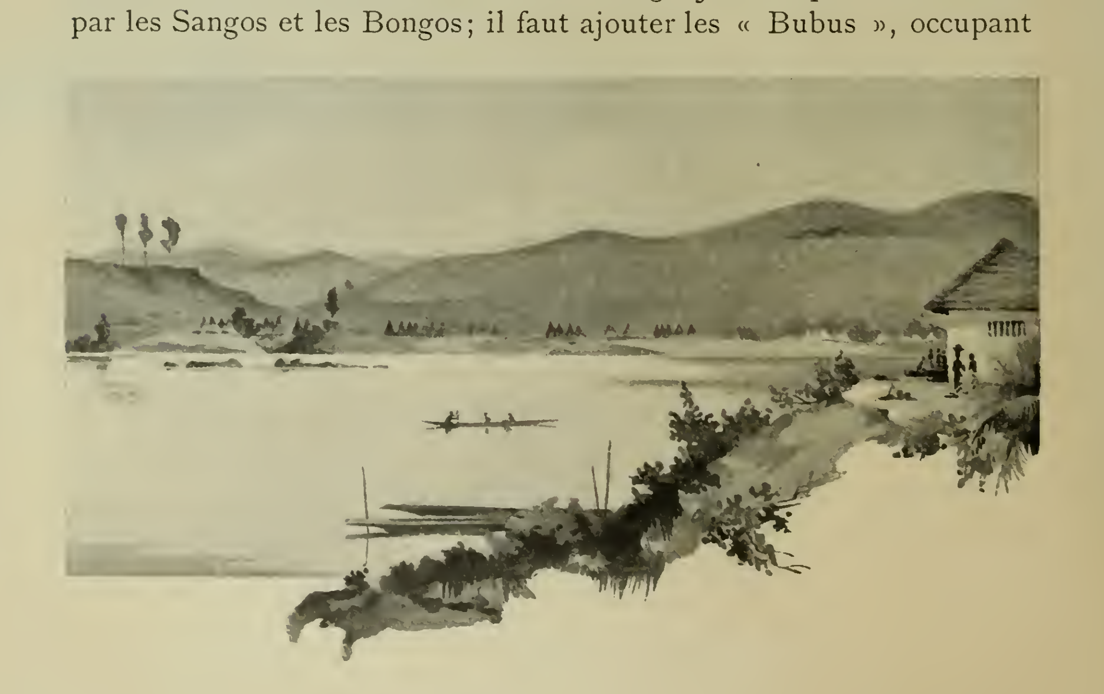
Le clairon sonne aux champs; le drapeau étoilé est amené; la garde présente les armes; un triple vivat, répété par plus de mille indigènes, salue notre cher pavillon.

SEIZIÈME LETTRE.

Banzyville.
Septembre-octobre 1892.

. . . .

Le pays environnant Banzyville est montagneux; boisé au sud, dénudé complètement au nord de l'Ubangi. J'ai dit qu'il était habité par les Sangos et les Bongos; il faut ajouter les « Bubus », occupant



la contrée en arrière de la rive droite. Ces Bubus vivent familialement, ne formant pas de villages mais des groupes de quelques chimbèques, très disséminés.

Le poste français; situé en face de la station, ne reçoit que rarement la visite de ces peuplades pastorales, lesquelles ne se risquent jamais de traverser la rivière.

Amusantes de loin ces huttes pointues, piquées sur le versant des montagnes ou dentelant le bord des rivières. De près, laides. négligées.



L'intérieur, nécessairement circulaire, est sombre; au milieu, une étagère à claire-voie supporte les vivres, que la fumée d'un feu préserve de l'attaque des insectes; cette fumée couvre le chaume d'un enduit miroitant. Tout autour, en désordre, des nattes, pots, lits de bambou; suspendus à la carcasse du toit, des objets d'usage indéterminé, fétiches modestes.

En voyage, nous logeons dans ces huttes, sur ces lits; ne pouvant supporter la fumée préservatrice des moustiques, nous couvrons les feux et tendons notre moustiquaire.



La garde-robe des Sangos est aussi simple que celle des Banzyris; le vêtement d'écorce des hommes leur donne, quand l'étoffe est neuve, encore raide, un aspect ridicule dont ils sont très fiers.



Les femmes, gracieuses créatures, si pudiques dans leur nudité, ont le bon goût de s'en tenir au fil imperceptible qui fait tout leur costume! Vient-il à leur faire défaut, on les voit s'éloigner rougissantes, à leur manière, et, chose singulière, j'éprouve moi-même un sentiment bizarre quand je les surprends ainsi dévêtues.

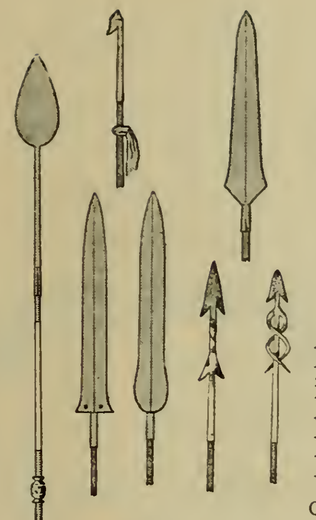
Une fois mariées, elles fixent à ce fil une feuille de bananier qu'elles enfourchent, petit drapeau vert tendre, flottant au gré des vents! Enfin, les femmes en deuil s'entourent la tête, la taille, les bras, les jambes de torrons de paille; ce n'est pas coquet!

Les ornements sont pareils à la majeure partie des ornements nègres : le cuivre rouge domine. A signaler des fétiches portés par les hommes aux bras et aux jambes, fétiches composés simplement d'un bâtonnet entouré de fil métallique, quelquefois une tête sculptée.



Je ne reviendrai pas sur les coiffures, d'une diversité étonnante. Les perles qui les chargent, d'abord enfilées, sont ensuite cousues dans les cheveux; il faut ces têtes touffues et crêpues pour réussir, sinon je me serais offert le plaisir de m'en faire confectionner une.

Rarement les jeunes



filles adoptent la chevelure postiche, et cela ne m'étonne guère, car, pour être dans le mouvement, les tresses sont si longues qu'elles doivent être enroulées et forment un encombrant fardeau.

Les armes, nombreuses et variées, se ressentent de l'influence musulmane.

Les Sangos n'emploient pas la flèche; par contre, ils usent de la « trombache », un couteau à lancer très en honneur chez les Bubus. Lances, harpons, sagaies et couteaux sont chargés de cuivre, de laiton, de fer ou même de peau, mais telles sont des armes de luxe; pour combattre, ils en possèdent de plus grossières, non moins redoutables.

Agrémentés de plumes rouges de perroquet, de sonnettes en forme d'olives, garnis souvent d'un ombilic, les boucliers servent plus à contribuer au vacarme, le chant national de ces peuplades, qu'à parer les coups. Des Sangos m'ont affirmé que le bouclier des Bubus était le seul qui ne pouvait être percé par une lance, grâce à son tissu particulier; je crois qu'ils ont inventé cette légende pour justifier la terreur que leur inspire ces voisins entreprenants.

Aucune industrie spéciale ne caractérise la région; un peu de poterie, de vannerie, de travaux de forge, et encore, si peu !

Les mœurs sont d'un primitif, mais d'un primitif! Très difficiles à observer, a priori, l'on ne saurait y trouver de fait caractéristique.



Les riverains pêchent; le poisson est si abondant que ce n'est guère une occupation absorbante; les Bongos cultivent et chassent, à leurs heures.

Circulez parmi les huttes d'un village, vous verrez la plupart des indigènes somnolents; quelques-uns s'occupent, sans ardeur, à tailler une pagaie, tresser un panier, forger un fer de lance; d'autres, paresseusement étendus, se laissent édifier leurs coiffures. Quelques femmes surveillent la cuisson de mets élémentaires; le repas est-il prêt, un groupe se forme, la ménagère partage sur des grandes feuilles étalées une bouillie de légumes, distribue des bananes, du maïs, du sel, des piments. Tous les convives sont traités également : chefs, hommes libres, esclaves semblent avoir les mêmes droits.

Quel est le propriétaire de ces chèvres, de ces chiens, de ces poules vagabondes; à qui appartiennent cette brassée de bois mort, ce perroquet perché, seul causeur dans la torpeur du jour; et ces plantations, ces pirogues, tout enfin?

Heureuse communauté vivant au jour le jour, sans ambitions et sans désirs; les « n'susus » (poissons) tomberont toujours dans ses filets, les bananiers se reproduiront sans peine; à quoi bon thésauriser!

Le soir, fatigués de leurs longues siestes, les jeunes gens se réunissent et dansent au son du tam-tam et du tambour. Danses

variées et gracieuses, si nature, que les figures lascives n'en sont jamais choquantes.

Aux premiers quartiers de la lune, ces danses durent jusqu'au matin et, dans le calme des nuits étincelantes, murmurent sans trève les chants de cette radieuse jeunesse!

Vient un jour, jour de peine, où le tam-tam bat à coups répétés.

Alerte! c'est l'ennemi!

Les hommes saisissent leurs armes; femmes, enfants, vieillards fuient dans la brousse, emportant leurs richesses, et, parmi les huttes abandonnées, lugubrement hurlent les chiens infidèles.



Guerres d'embuscades, faites de trahisons et de crimes; malheur aux prisonniers : les femmes ne reverront jamais leurs foyers, les hommes seront égorgés et d'atroces orgies de cannibales couronneront ces victoires éphémères.

L'influence du blanc met fin à ces discordes sanglantes ; intervenant dans toutes les difficultés entre indigènes, il s'impose en juge équitable.

Jadis, les populations avoisinant Banzyville vivaient en un état de trouble perpétuel; aujourd'hui, chaque village a ses droits reconnus. L'ordre a remplacé la discorde; il est même bien rare que les indigènes, voisins de la station, mangent encore de la chair humaine. Cela n'est arrivé qu'une fois depuis mon arrivée.

C'était chez « Bemay », un chef en aval du rapide.

Un breuvage avait été administré à un esclave pour chasser le mauvais esprit qu'il avait soi-disant dans le ventre. Je ne sais si le mauvais esprit a été chassé, mais le malheureux en est mort ; découpé puis bouilli ou boucané, il servit de régal à ces féticheurs pratiques.

Indigné, j'imposai une forte amende à Bemay, leçon plus efficace que le plus éloquent discours dont il n'aurait pu comprendre la morale.

Un chef vient-il réclamer mon intervention soit en son nom, soit au nom d'un de ses hommes ; afin d'écarter les causes futiles, j'exige au préalable une redevance. Après enquête, si la plainte paraît fondée, je provoque un débat contradictoire et rends un jugement, ce qui n'est pas toujours aisé ; ces moricauds sont si retors que la vérité se dégage difficilement.

Lorsque ma décision n'est pas respectée, ce qui est rare, tant pis pour le délinquant ; j'emploie la force.

Les cas sont d'une variété infinie ; le plus fréquent est celui du mari qui ne parvient pas à se faire payer par un lovelace les complaisances de madame. Faut-il dire que je me contente de le consoler en engageant cet intéressant époux à renoncer à ce métier déplorable.

Un chef Bongo détenait une femme volée ; en têtu moricaud, il refusait carrément de la rendre, refusait même de venir à la station afin de régler cette palabre ; par deux fois, des émissaires que je lui envoie pour l'amener à de plus raisonnables idées, sont reçus à coups de lance, et je suis forcé d'en recourir aux armes.

Je pars la nuit avec quelques soldats afin de surprendre l'ennemi au petit jour. Nous marchons dans le plus grand silence le long d'un étroit sentier sous bois : le guide, moi, mes hommes en file indienne, puis un sous-officier qui m'est venu de Bangasso, Dumoulin, chargé de surveiller l'arrière-garde. Cette disposition tactique, inévitable, est très dangereuse, les adversaires, embusqués, pouvant nous attaquer en un point donné, sans que le reste de la colonne pût intervenir.

Le chemin est fréquemment barricadé par des arbres abattus ;

les fourrés étant impénétrables, nous ne pouvions contourner ces obstacles qui sont longs à détruire.

Nous arrivons ; partout règne un silence absolu. Une solide palissade nous retarde encore avant de pénétrer dans la place.

Quand nous entrons, le nid est vide ; les indigènes ont eu le temps de se réfugier dans la brousse. Immédiatement, je lance mes hommes à leur recherche, tandis que je m'installe dans le village avec Dumoulin, les boys et le clairon.

La guerre de ces pays, si on peut l'appeler guerre, est bien différente de celle qu'on peut se l'imaginer chez nous. Il est rare que l'on puisse voir l'adversaire, toujours caché et embusqué. Le blanc n'a qu'un rôle passif, il occupe le centre de la position, déploie ses soldats en tirailleurs et attend.

Bientôt le crépitement des coups de fusil m'annonce que l'ennemi est découvert ; un soldat m'est rapporté la jambe traversée d'un harpon ; je le soigne à la hâte. Cinq femmes prisonnières arrivent successivement ; jugeant cette prise suffisante, je fais sonner le ralliement. Mon but est atteint ; grâce à ces ôtages, le chef rebelle sera forcé de venir se soumettre.

Nous nous comptons, nous sommes au complet ; l'adversaire laisse sept hommes sur le terrain, victimes que je déplore et pourtant inévitables. Si nous n'agissions pas avec vigueur, les indigènes considéreraient notre bonté comme une faiblesse et nous serions vite débordés. Quelques morts aujourd'hui épargnent des hécatombes humaines dans l'avenir.

Le lendemain, le chef, convaincu de ma supériorité, vient me demander la paix ; il restitue la femme volée, je lui rends ses ôtages et nous sommes aujourd'hui d'excellents amis, les moricauds ne gardant jamais rancune d'une pile reçue, au contraire.

« N'zara mingi » (j'ai bien faim), disait mon nouveau camarade en terminant la palabre, frottant son estomac d'un air désolé. Comme

si rien ne s'était passé, la ladrerie nègre reprenait ses droits. Je lui ai donné quelques perles qu'il a serrées précieusement; pour eux, il n'y a pas de trop petits bénéfices!



DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Banzyville.
Novembre-décembre 1892.

. . . .

Croire que la vie d'Afrique est faite de repos et de quiétude serait singulièrement se méprendre. C'est au contraire une vie toute d'activité, de soucis et d'accablante responsabilité.

Du matin au soir, et la nuit encore, c'est la lutte sans trêve; rien ne vient seul, tout est à créer; la maison qui vous abrite, c'est vous qui l'avez élevée; l'arbre qui vous donne ses fruits, c'est vous qui l'avez planté. Et au prix de quelles peines! Sous un climat redoutable, dans un pays vierge, entouré d'une population sauvage, avec les ressources les plus restreintes.

Que de blancs j'ai vus, terrassés par la fièvre, surveiller de leur couche les travaux de leurs hommes; malades encore, se mettre en marche et faire de longues étapes quand leur présence était indispensable en un point donné; soutenus par la seule volonté et par le devoir!

J'ai parlé précédemment des multiples occupations qui m'absorbent quand je séjourne à Banzyville; on se rend difficilement compte

de cette vie complexe sans l'avoir vécue. Outre une surveillance incessante, je dois non seulement enseigner aux travailleurs les métiers dont j'ai une vague notion, mais encore ceux qui me sont totalement inconnus; aussi, que de mécomptes, que de déboires; mais, le jour du succès, quelle fierté légitime!

Afin de donner une idée des difficultés imprévues que l'on peut rencontrer, je citerai deux exemples: le sciage de long et la construction en briques.

Une grande mâchoire d'acier, une forêt et des hommes, avec ces éléments, faites des planches!

Il faut d'abord choisir les essences appropriées, les troncs qui ne se fendillent pas, dont le bois ne sera pas immédiatement rongé par les insectes. L'abatage et le transport ne demandent qu'un travail musculaire. On enlève alors l'écorce et l'aubier; puis il s'agit d'équarrir le reste; s'il est relativement aisé d'apprendre aux ouvriers à manier l'herminette, il est diablement difficile de leur inculquer les notions géométriques nécessaires pour que la poutre n'ait pas les formes les plus bizarres.

Admettons ce résultat obtenu, le tronc est mis sur chantier, l'on trace longitudinalement au cordeau, imprégné de charbon de bois pulvérisé dans l'eau (encore faut-il le savoir), l'on trace donc au cordeau des lignes parallèles indiquant les planches; deux forts gaillards s'emparent de la scie, qui mord d'abord vigoureusement le bois, puis... se cale. Malgré des paquets de graisse, impossible de la faire glisser. Pourquoi? Je dois avouer, à ma grande honte, qu'au début je l'ignorais; un hasard m'a appris que pour user d'une scie, il fallait préalablement lui donner la voie, c'est-à-dire incliner les dents alternativement à droite et à gauche.

Les planches sont faites, crac..., elles se divisent en deux, se recroquevillent, le bois n'était pas sec!

Pour bâtir en briques, bien plus d'imprévus encore. En Europe,

j'avais vu faire tant et tant de maisons, que j'étais convaincu que cela irait tout seul !

Et cela ne va pas tout seul du tout ; voilà que le mortier (sans chaux) ne convient pas ; puis, les fondations glissent, les murs penchent leurs briques éplorées ; les coins, oh ! ces coins ! et il y en a des quantités, à chaque porte, à chaque fenêtre, délicats, difficiles, instables. Puis survient une averse, ma maçonnerie encore fraîche s'écroule ; des heures de travail perdues, des inquiétudes nouvelles, l'œil fixé sur le niveau ou sur le fil à plomb !

En revanche, quelle joie quand s'élèvent ces murs résistants, ces assises, ces colonnes bien droites ; avec quel plaisir l'on habitera cette solide maison, palais d'Afrique, et comme l'on est heureux de dire, au passager qui débarque : « C'est ma maison de briques, la première de l'Ubangi ! »



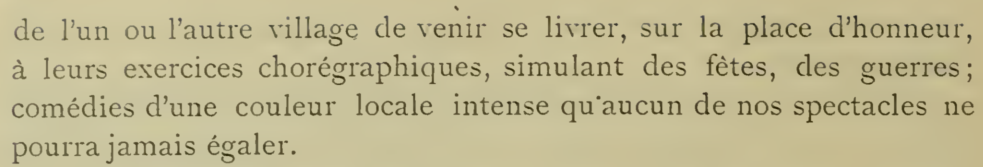
Soins et récompense s'attachent ainsi aux moindres choses : au poussin qui vient de naître, à la semence qui vient de germer ; c'est la lutte pour l'existence dans tous ses nobles détails, en apparence futiles et pourtant si importants.

. . . .

Les gamines des villages voisins passent presque toutes leurs journées à la station, soit sagement assises sous ma véranda, soit dansant gentiment durant des heures entières.

Grand ami de ces drôles de petites moricaudes, elles me suivent dans mes tournées fréquentes en m'appelant : « Mazui.i.i. ! »

Le dimanche, je permets aux indigènes



de l'un ou l'autre village de venir se livrer, sur la place d'honneur, à leurs exercices chorégraphiques, simulant des fêtes, des guerres; comédies d'une couleur locale intense qu'aucun de nos spectacles ne pourra jamais égaler.

Ces heures de récréation ont encore un résultat pratique, partager les jeux du noir; n'est-ce pas lui inspirer confiance, s'assurer de ses sympathies!

Travail moral qui est notre véritable mission; plus que nos fusils, il assure le triomphe de la cause civilisatrice; plus que les traités, il étend notre protectorat efficace!



Les grands événements sont toujours l'arrivée d'un transport, surtout de ceux qu'amène le steamer faisant régulièrement le trajet Mokoanghay-Banzyville.

« Touque-touque aga », touque-touque vient, disent les naturels dans leur langage imagé; c'est l'*En Avant* qui paraît au loin; sitôt je cours à la rive et cherche à deviner, folle illusion! ce qu'amène le courrier d'Europe.

Tous les deux ou trois mois, parfois davantage, arrivent la correspondance, les colis postaux, les vivres, les marchandises; si peu

que l'on reçoive, ces envois du pays raniment le courage, la volonté, font oublier les misères, les ennuis, et mettent un baume sur toutes les plaies.

Oh ! les belles heures d'Afrique !

Sauf au passage des transports, je suis presque toujours seul, et s'il vient parfois un adjoint provisoire, je profite de sa présence pour faire mes excursions politiques.

Outre mes voyages à l'intérieur, chez les Bongos, je me suis rendu deux fois à Yakoma ; la première pour conduire un important ravitaillement, la seconde pour accompagner Hanolet, mon brave chef et ami, et le docteur Reusens, un excellent camarade.

Ce dernier voyage a été marqué par un épisode particulièrement désagréable.



Nous étions arrivés à proximité d'un village, dans la zone de Yakoma, passé la région dangereuse. Ce village est désert ; un des deux soldats, gardiens du poste, nous attend seul, anxieux, à la rive.

Il nous dévoile un complot : les indigènes sont embusqués plus haut, prêts à nous attaquer.

Immédiatement, Hanolet lève le poste ; mais quelle n'est pas notre horreur de voir arriver le second soldat et sa femme, tous deux hideux de petite vérole en pleine suppuration ; il faut les embarquer malgré le danger de la contagion, car ne pas les enlever serait abandonner leur vie à ces populations devenues hostiles.

A quelles manœuvres faut-il encore attribuer ce revirement subit ?

Yakoma, situé au confluent du M'Bumu et de l'Uellé, à deux lieues en amont du poste français d'Ikessé, est une importante station; c'est la dernière avant d'arriver au pays des sultans, la dernière donc où l'autorité des blancs s'étend directement sur les indigènes.



Le pays est plat, marécageux, peu boisé, aussi peuplé que Banzyville. Si les naturels sont moins sympathiques, ils n'en sont pas moins curieux à étudier; ils rappellent physiquement les Sangos, ont les têtes plus ornées encore; les perles font invasion jusque dans la barbe; les longues chevelures sont même portées par des hommes, ce qui leur donne un air parfaitement crétin, du reste.



Aux ornements de cuivre rouge s'ajoutent ceux d'ivoire, des anneaux principalement.

Les armes sont d'une grande richesse.

. . . .

Parmi les excursions que j'ai faites à l'intérieur, la plus intéressante a été celle

chez les « Votets », populations qui n'avaient jamais reçu la visite de blancs, dont les villages sont à trois journées de marche de Banzyville.

Depuis longtemps, Déba, leur grand chef, était préparé à ma venue par des émissaires que j'avais envoyés, porteurs de légers présents.

Un matin, je me mets en route, accompagné d'une faible escorte, car un grand déploiement de force eût effrayé ces Bongos farouches.

Le pays à traverser est légèrement ondulé, couvert de bouquets d'arbres, refuges d'éléphants et d'antilopes, dont les chemins multiples sillonnent les herbes. La saison des pluies cessait à peine; les marais sont nombreux; les rivières, grossies, ont démantibulé les ponts indigènes, faits de lianes et de rondins; aussi, les étapes sont-elles très difficiles.

Je loge les deux premières nuits dans la brousse, sous des abris que mes hommes me construisent adroitement; enfin, le troisième jour, nous arrivons à un premier village dont les habitants se sauvent à notre arrivée, malgré l'annonce de mon voyage paisible; mais ces noirs sont si habitués aux surprises, qu'à la moindre alerte ils se cachent dans les herbes, d'où ils regardent l'intrus d'un œil inquiet.

Rassurés sans doute par leur examen, ils prennent confiance et reviennent bientôt un à un. Après avoir fraternisé quelques instants avec eux, nous reprenons notre marche pour arriver bientôt aux premières huttes de « Dango », la résidence de Déba.

L'on m'avait signalé cette agglomération comme immense; je ne m'étais jamais imaginé un développement pareil. Si loin que la vue s'étend : sur les collines, dans les vallées, ce ne sont que chimbèques dressant leurs têtes pointues au-dessus d'une forêt de bananiers. Le tam-tam, cette télégraphie primitive, avait averti de mon arrivée et

sans doute aussi de mon appareil peu guerrier, car les indigènes, ornés de leurs plus beaux atours, se pressent en masse sur mon passage, manifestant leur curiosité par de bruyantes démonstrations.

Débouchant sur une place magnifique, au sol rouge, unie et propre, je vois s'avancer vers moi un jeune homme bien découplé, entouré d'une cour pittoresque.

C'est Déba!

Je suis conduit sous un hangar et la palabre commence par l'échange du sang; cérémonie en apparence importante, en fait nulle comme résultat; elle est suivie de l'échange des cadeaux; au point de vue nègre, je suis roulé; mais je me rattrape en disant pompeusement : « Déba, tu es très ladre; cependant, un si grand chef que moi pouvant se passer de tes présents, je n'insiste pas et t'autorise à ne donner que quelques chèvres pour mes hommes. »

Contre mon attente, ce chef est encore un roitelet sans autorité, plutôt l'émissaire que le maître de ses sujets.

La palabre terminée, je me livre en pâture à la foule; j'étouffais; c'était à qui sentirait mes mains, ma tête; il fallait me découvrir pour montrer mes cheveux, ouvrir ma bouche, tirer la langue; pour un peu, les moricauds voulaient que je me mette tout nu. Par politique, je dois supporter cette curiosité intempestive; mais avec quel bonheur je m'échappe, une fois l'effet produit, pour prendre le chemin du retour.

. . . .



Ici se termine ma correspondance, le reste de mes notes appartient à mon journal.

Vaincu par une cruelle maladie, j'ai été obligé de reprendre le chemin de l'Europe, refaisant, désolé, le merveilleux trajet qui m'avait conduit au cœur de l'Afrique.

Puisse le lecteur avoir partagé, en parcourant ces modestes pages, les impressions que j'ai si vivement ressenties.

TH. MASUI.

Bruxelles, le 7 janvier 1894.

Achevé d'imprimer

le XX Juin MDCCCLXXXXIV

dans les ateliers

de Ch. Bulens, imprimeur

a Bruxelles


CB



VUE A VOL D'OISEAU

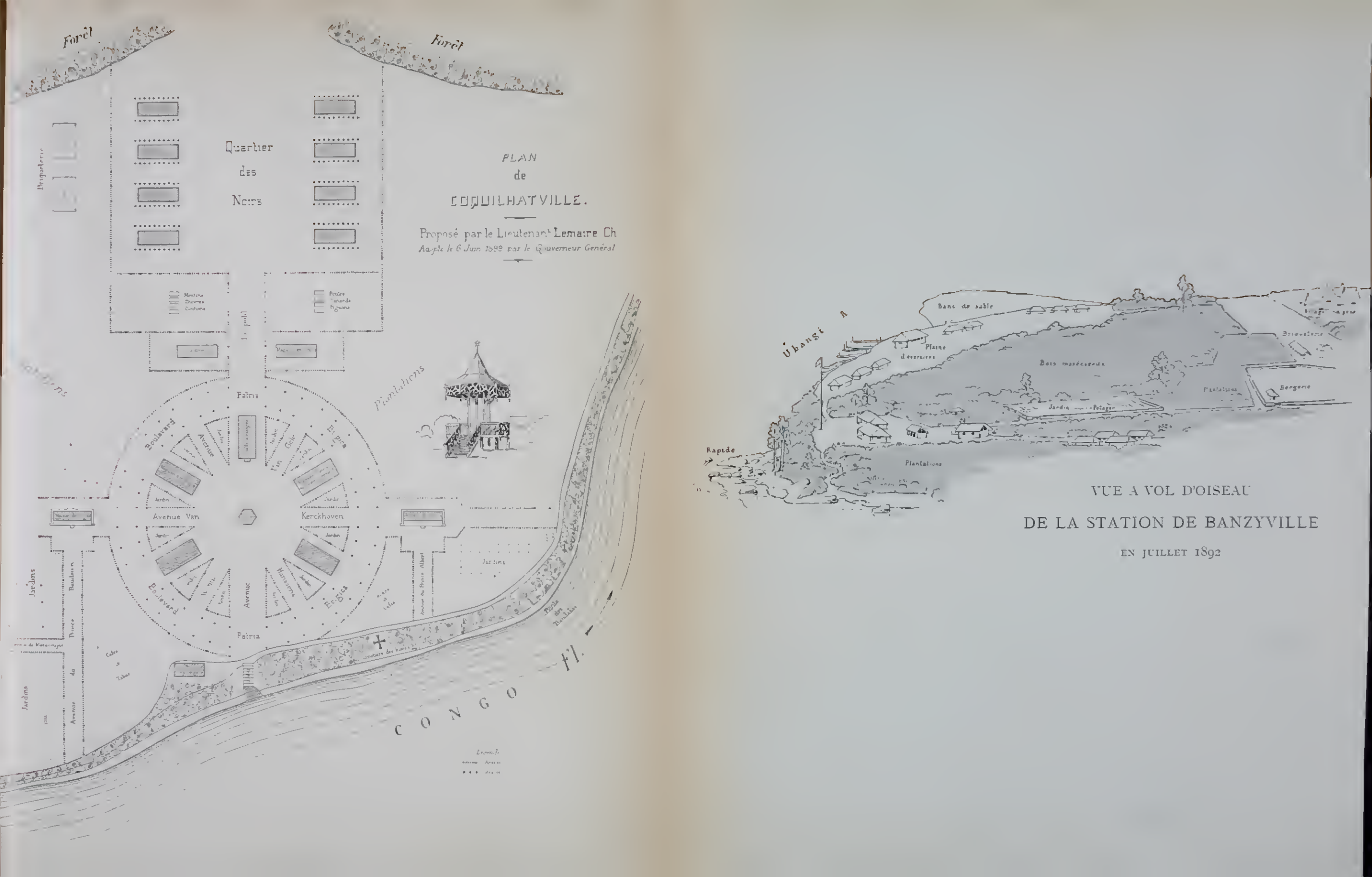
DE LA ROUTE DES CARAVANES

Matadi-Lukungu-Léopoldville

La barrière qui pendant des siècles a fermé le Haut-Congo aux explorateurs est aujourd'hui franchie annuellement par des centaines de blancs et des milliers de porteurs; demain, elle le sera par le chemin de fer.

Les voyageurs, conduits directement par les bateaux de mer jusqu'à Matadi, traversent de pied la région des cataractes, suivant une des routes des caravanes, dont la principale est ici représentée.

En vingt jours environ ils arrivent à Léopoldville; de là, les nombreux steamers sillonnant le haut fleuve les transportent dans les coins les plus reculés de l'Afrique centrale.



VUE A VOL D'OISEAU

DE LA STATION DE BANZYVILLE

EN JUILLET 1892


CB


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 27 21 06 021 4